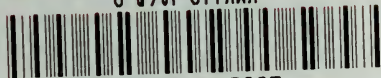


U d'of OTTAWA



39003002543097



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto



CHANSONS

ET

POÉSIES DIVERSES.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N^o 8.

CHANSONS

ET

POÉSIES DIVERSES

PAR M. A. DÉSAUGIERS.

TOME DEUXIÈME.

SIXIÈME ÉDITION,
CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.



A PARIS,
CHEZ LADVOCAT,
LIBRAIRE DE S. A. R. LE DUC DE CHARTRES,
QUAI VOLTAIRE ET PALAIS-ROYAL.

M DCCC XXVII.

PA

2319

DT3A15

1827

4.2



CHANSONS

ET

Poésies Diverses.

LES PLAISIRS DU DIMANCHE.

AIR : Nous n'avons qu'un temps à vivre.



IVE, vive le dimanche !
Vieil enfant du Carnaval,
De la gaité la plus franche ,
Ce beau jour donne le signal.

Jeunes et vieux , de leur demeure
S'empressent de déloger,
Et le même instant sonne l'heure

De la messe et du berger.
Vive, vive le dimanche ! etc.

Réunis en grande famille,
Ce jour-là nos bons lurons
Vont chanceler à la Courtille,
Et tomber aux Porcherons.
Vive, vive le dimanche ! etc.

Javotte, désertant la halle,
Court étaler à Clichy
Son déshabillé de percale
Que la veille elle a blanchi.
Vive, vive le dimanche ! etc.

L'ouvrier promène sa femme
Du Bon-Coin au Soleil-d'Or,
Du Soleil-d'Or au mélodrame,
Où le couple heureux s'endort.
Vive, vive le dimanche ! etc.

Le laquais, dédaignant sa veste,
Se déguise en habit neuf;
Et l'homme de bien, plus modeste,
Brosse son habit d'Elbeuf.
Vive, vive le dimanche ! etc.

Le marchand , muni d'une assiette
 Et d'un petit vin nouveau ,
 Pour déjeuner à la Muette ,
 Porte une langue de veau.
 Vive , vive le dimanche ! etc.

A l'église on voit la grisette
 Prier Dieu dévotement ,
 Pour que le beau temps lui permette
 D'aller trouver son amant.
 Vive , vive le dimanche ! etc.

Le commis au tendron qu'il aime
 Dépêche un billet galant ;
 Et l'écolier fait de son thème
 L'oreille d'un cerf-volant.
 Vive , vive le dimanche ! etc.

A chaque porte de la ville
 Le chagrin est consigné ,
 Et le débiteur , plus tranquille ,
 Ne craint pas d'être assigné.
 Vive , vive le dimanche ! etc.

Si quelquefois l'ennui conspire
 Contre un désordre aussi beau ,

Un refrain combat son empire,
Et le vin est son tombeau.

Vive, vive le dimanche!
Vieil enfant du Carnaval;
De la gaité la plus franche
Ce beau jour donne le signal.





LE TRAIN DU MONDE.

VAUDEVILLE MORAL.

AIR du Curé de Pomponne.



Amis, je ne sais quel frisson
Vient de saisir ma muse,
Et je crains bien que ma chanson
N'ait rien qui vous amuse.
Mais tout n'est-il pas inégal
Sur la machine ronde?
Tantôt bien, tantôt mal,
Au total,
Voilà le train du monde.

Bis enchœur.

S'agit-il d'un emploi brillant
Dont l'utile exercice
Exige probité, talent,
Humanité, justice?

En vain qui le méritera
 Sur son bon droit se fonde ,
 C'est celui qui paîra
 Qui l'aura...
 Voilà le train du monde.

Fille de parens malheureux ,
 Lucile est vertueuse ;
 De Laure , qu'on cite en tous lieux ,
 La vie est scandaleuse.
 Lucile est en butte aux caquets ,
 Sa misère est profonde...
 Laure a chevaux , jockeis
 Et laquais...
 Voilà le train du monde.

J'avais des amis sans parens ,
 Sans place et sans fortune ;
 A chacun d'eux , depuis long-tems ,
 Ma bourse était commune.
 Pour eux le sort a varié ,
 Dans leurs mains l'or abonde ,
 Et tous m'ont sans pitié
 Renié...
 Voilà le train du monde.

Que d'Hortense on touche la main ,
 Son teint se décompose ;
 Sur sa joue on voit le carmin
 Succéder à la rose.
 Épousez , amant fasciné ,
 Cette Agnès pudibonde ,
 Et vous serez mené
 Par le né...
 Voilà le train du monde.

Un chef-d'œuvre attire aujourd'hui
 Une foule idolâtre ;
 Cet ouvrage est déjà l'appui ,
 La gloire du théâtre.
 L'acteur sous les lauriers plié ,
 Eclabousse à la ronde ;
 Et l'auteur oublié
 Trotte à pié...
 Voilà le train du monde.

A son cher mari , l'autre jour ,
 Ursule offre l'hommage
 D'un beau garçon , fruit de l'amour
 Plus que du mariage.
 L'époux , fier du don que lui fait
 Cette mère féconde ,

Croit y voir trait pour trait
 Son portrait...
 Voilà le train du monde.

Le sot va comptant ses hauts faits,
 Le fat son épigramme ;
 Le courtier maudissant la paix,
 Et le mari sa femme ;
 Le buveur bronchant et chantant
 La liqueur rubiconde,
 Le médecin purgeant
 Et tuant...
 Voilà le train du monde.

Mais pour nous, amis, qu'ici bas
 Nul chagrin ne menace,
 Etourdissons de nos ébats
 Cythère et le Parnasse ;
 Poursuivant la nuit à tâtons
 Et la brune et la blonde,
 Aimons, buvons, sautons
 Et chantons :
 Voilà le train du monde.



STANCES

SUR LA MORT DE P. LAUJON.

AIR : C'est à mon maître en l'art de plaire.



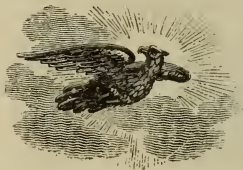
LE philosophe de la Grèce ,
L'aimable et tendre Anacréon ,
Aux préceptes de la sagesse
Du plaisir unit la leçon.
Toujours à l'abri de l'envie ,
Autant aimé qu'il sut chérir ,
Anacréon perdit la vie...
Laujon , Laujon devait mourir .

Épicure , notre modèle ,
Le chantre de la volupté ,
De Bacchus l'apôtre fidèle ,
L'amant constant de la gaité ;
A son flacon , à son amie ,
Adressant son dernier soupir ,

Epicure perdit la vie...
Laujon, Laujon devait mourir.

Piron, dont la muse légère
Nous laisse un souvenir si doux ;
Piron, dont l'ombre toujours chère ,
Plane encore ici parmi nous ;
Après avoir vu de Thalie
Sur son front le laurier fleurir,
Piron, hélas ! perdit la vie...
Laujon, Laujon devait mourir.

Favart, dont les vers pleins de charmes
Joignaient la grâce à l'enjouement ;
Collé, qui fit couler les larmes
Du plaisir et du sentiment ;
Et toi, Panard, dont la folie
Si souvent a su les tarir,
N'avez-vous pas perdu la vie?...
Laujon, Laujon devait mourir.





MA VIE ÉPICURIENNE.

Air de chasse de l'opéra du Roi et le Fermier.



Le jour,
Chantant l'amour,
Et souvent le faisant sans bruit
La nuit ;
Des yeux
Ou noirs ou bleus
Je fus toujours également
Amant.
Content
Et bien portant,
Lorsque ma bourse est aux abois,
Je bois ;
J'espère que c'est bien ,
Heim ?
Agir en Epicurien.

Je fuis,
 Tant que je puis
 Les sots, des méchans les travers
 Divers;
 Je plains
 Les gens enclins
 A croire que sur terre, rien
 N'est bien;
 Par goût
 Content de tout,
 Le monde, ma foi, tel qu'il est,
 Me plaît.
 J'espère que c'est bien,
 Heim?
 Penser en Epicurien.

Combien
 De *gens de bien*,
 Par l'intrigue ont eu des wiskis
 Acquis!
 Leur nom
 Est en renom;
 Mais en secret ils sont haïs,
 Trahis.
 Joyeux,
 Moi, j'aime mieux

Presser le bras de l'amitié,
 A pié!
 J'espère que c'est bien,
 Heim?
 Sentir en Epicurien.

Quand, par
 Un grand hasard,
 Je sens, hélas! mon appétit
 Petit,
 En vain
 Mon médecin
 Dit que je ne puis sans danger
 Manger;
 Jamais,
 Lui dis-je, un mets
 N'a surpris encore ma dent
 Boudant...
 J'espère que c'est bien,
 Heim?
 Parler en Epicurien.

Un sot,
 Au moindre mot,
 Souvent vous envoie un cartel
 Mortel;
 Mais si

D'un tel déli !
 Moi , j'ai pour toute arme un foret
 Tout prêt...
 Ma main
 Perce , et soudain
 Nous nageons dans les flots d'un vin
 Divin...
 J'espère que c'est bien ,
 Heim ?
 Se battre en Epicurien .

Loyal ,
 Toujours égal ,
 Je ne fus jamais à demi
 Ami .
 A qui
 M'aime aujourd'hui
 Puis-je être utile ? à son secours
 Je cours :
 Mon bien
 Devient le sien ;
 Je veux enfin qu'on soit chez moi
 Chez soi...
 J'espère que c'est bien ,
 Heim ?
 Aimer en Epicurien .

On voit
 Sous l'humble toit,
 Où voulut me placer le Sort,
 D'abord
 Un chien,
 Mon seul gardien,
 Une table, un banc, puis après,
 Tout près,
 Un lit
 Simple et petit,
 Qui peut, au besoin, faire deux
 Heureux.
 J'espère que c'est bien,
 Heim?
 Loger en Epicurien.

Aucun
 Trouble importun
 N'altère de mes heureux jours
 Le cours.
 Tout voir
 Sans m'émouvoir
 Fut toujours la suprême loi
 Pour moi.
 J'attends
 La faux du Temps ;

Sont des rapsodies?
 Que le drame est assoupissant?
 Le vaudeville languissant?
 Que l'on pleure à nos comédies,
 Et que souvent on bâille à l'Opéra?

Belle
 Nouvelle,
 Oui-dà,
 Que voilà...
 Ha! ha!
 Tout le monde sait ça.

Dirai-je que du bon Scarron
 Momus regrette
 La gaité parfaite?
 Ou que les plaisirs dans Piron
 Ont perdu leur joyeux patron?
 Dirai-je que la chansonnette,
 Grâce à Panard, à Favart s'illustra?

Belle
 Nouvelle,
 Oui-dà,
 Que voilà...
 Ha! ha!
 Tout le monde sait ça.

Dirai-je que l'hiver dernier
 Ce gros visage
 Qui roule équipage
 Était simple palefrenier,
 Et jeûnait dans un noir grenier?
 Que sa moitié, modeste et sage,
 Est caressante, aimante, *et cætera*....

Belle
 Nouvelle
 Oui-dà,
 Que voilà!...
 Ha! ha!
 Tout le monde sait ça.

Dirai-je que toujours *Fleury*
 Captive, entraîne,
 Et charme la scène?
 Que de *Mars* le talent chéri
 Toujours parle au cœur attendri?
 Dirai-je que de *Melpomène*
 Le sceptre auguste est aux mains de *Talma*?

Belle
 Nouvelle,
 Oui-dà,
 Que voilà!...

Sont des rapsodies ?
 Que le drame est assoupissant ?
 Le vaudeville languissant ?
 Que l'on pleure à nos comédies ,
 Et que souvent on bâille à l'Opéra ?

Belle
 Nouvelle ,
 Oui-dà ,
 Que voilà ...
 Ha ! ha !

Tout le monde sait ça.

Dirai-je que du bon Scarron
 Momus regrette
 La gaîté parfaite ?
 Ou que les plaisirs dans Piron
 Ont perdu leur joyeux patron ?
 Dirai-je que la chansonnette ,
 Grâce à Panard , à Favart s'illustra ?

Belle
 Nouvelle ,
 Oui-dà ,
 Que voilà ! ...
 Ha ! ha !

Tout le monde sait ça.

Dirai-je que l'hiver dernier
 Ce gros visage
 Qui roule équipage
 Était simple palefrenier,
 Et jeûnait dans un noir grenier?
 Que sa moitié, modeste et sage,
 Est caressante, aimante, *et calera*....

Belle
 Nouvelle
 Oui-dà,
 Que voilà!...
 Ha! ha!
 Tout le monde sait ça.

Dirai-je que toujours *Fleury*
 Captive, entraîne,
 Et charme la scène?
 Que de *Mars* le talent chéri
 Toujours parle au cœur attendri?
 Dirai-je que de *Melpomène*
 Le sceptre auguste est aux mains de *Talma*?

Belle
 Nouvelle,
 Oui-dà,
 Que voilà!...

Ha ! ha !

Tout le monde sait ça.

Dirai-je que telle beauté,

Dont le sourire

Tout bas nous attire,

A ce matin même acheté

Cet éclat dont l'œil est flatté ?

Que de son sein, que l'on admire,

Le doux contour ce soir se détendra ?

Belle

Nouvelle,

Oui-dà,

Que voilà !...

Ha ! ha !

Tout le monde sait ça.

Dirai-je enfin... eh ! pourquoi non ?

Quelle trouvaille !

Oui, vaille que vaille,

Disons que je suis un luron

Bien gai, bien gras, bien franc, bien rond,

Grand partisan de la futaille,

Qui but, qui boit, et qui toujours boira.

Belle

Nouvelle,

Oui-dà,
Que voilà!...

Ha! ha!

Tout le monde sait ça.

Disons donc, s'il faut du nouveau,

Que je suis maigre,

Que le miel est aigre,

Que le vin est moins bon que l'eau,

Que rien n'est gai comme un tombeau,

Qu'il n'est rien d'aussi blanc qu'un nègre,

Et pour le coup peut-être on s'écrit :

Quelle

Nouvelle,

Oui-dà,

Est cela?

Ha! ha!

Nous ne savions pas ça.





CONSOLATIONS DE LA VIEILLESSE.

AIR du pas des trois Cousines (dans la *Dansomanie*).



QUAND des ans la fleur printanière
S'effeuille sous les doigts du Tems,
Poursuivons gaîment la carrière ;
Un bel hiver vaut un printems.

Pour moi, l'impitoyable horloge
A soixante fois retenti :
Mais s'il faut que l'amour déloge ,
Momus n'est pas encore parti.

Quand des ans la fleur printanière
S'effeuille sous les doigts du Tems ,

Poursuivons gaîment la carrière ;
Un bel hiver vaut un printems.

J'aimais les couleurs de Rosine ,
J'aime les couleurs du raisin ;
Je trinquais avec ma voisine ,
Je m'enivre avec mon voisin.

Quand des ans la fleur printanière
S'effeuille sous les doigts du Tems ,
Poursuivons gaîment la carrière ;
Un bel hiver vaut un printems.

Chez moi plus de tendres missives ;
Mais lorsque je veux rajeunir ,
Je relis mes vieilles archives ,
Et j'y retrouve un souvenir.

Quand des ans la fleur printanière
S'effeuille sous les doigts du Tems ,
Poursuivons gaîment la carrière ;
Un bel hiver vaut un printems.

Au sofa , trône des caresses ,
Succède un couvert toujours mis ;

Aux baisers de jeunes maîtresses,
La gaité de bons vieux amis.

Quand des ans la fleur printanière
S'effeuille sous les doigts du Tems,
Poursuivons gaîment la carrière;
Un bel hiver vaut un printems.

A ma voix ma jument normande
Ne lutte plus avec le vent;
Mais Pégase, que je gourmande,
Me désarçonne encor souvent.

Quand des ans la fleur printanière
S'effeuille sous les doigts du Tems,
Poursuivons gaîment la carrière;
Un bel hiver vaut un printems.

Sur le galoubet en cadence,
J'aime parfois à m'exercer,
Et j'ai du moins, si je ne danse,
Le plaisir de faire danser.

Quand des ans la fleur printanière
S'effeuille sous les doigts du Tems,

Poursuivons gaïment la carrière ;
Un bel hiver vaut un printems.

Si mon luth , sous ma main tremblante ,
Ne produit plus que de vains sons ,
De ma fille la voix naissante
Rajeunit mes vieilles chansons.

Quand des ans la fleur printanière
S'effeuille sous les doigts du Tems ,
Poursuivons gaïment la carrière ;
Un bel hiver vaut un printems.

Quand je bronche en suivant des belles ,
Chloé rit , et me montre au doigt ;
Mais sa mère eut de mes nouvelles ,
Et sait bien que je marchais droit.

Quand des ans la fleur printanière ,
S'effeuille sous les doigts du Tems ,
Poursuivons gaïment la carrière ;
Un bel hiver vaut un printems.

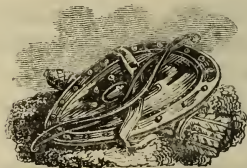
Hier , voulant tenter une intrigue ,
Tout à coup ma force expira ;

De ce soufflet, nouveau Rodrigue,
C'est mon fils qui me vengera.

Quand des ans la fleur printanière
S'effeuille sous les doigts du Temps,
Poursuivons gaîment la carrière;
Un bel hiver vaut un printems.

Sachons donc de la destinée
Sous les fleurs amortir les coups,
Et qu'à leur soixantième année,
Nos enfans chantent comme nous.

Quand des ans la fleur printanière
S'effeuille sous les doigts du Temps,
Poursuivons gaîment la carrière;
Un bel hiver vaut un printems.





COUPLETS

CHANTÉS LE JOUR DE L'AN 1812, DANS UN MÉNAGE
DE LA RUE DES BON-ENFANS.

AIR du Lendemain.



Mon mari, tendre épouse,
C'est vous que j'allons chanter.

Pour moi mil huit cent douze
Pouvait-il mieux commencer?
En vous offrant pour étrennes
La première d' mes chansons,
Oh ! c'est bien plutôt les miennes
Que j' me r'passons.

V'là ben long-temps, ce m' semble
Qu' toujours gai, toujours heureux,
Vous vous livrez ensemble
Au doux plaisir d'être deux.

Et si mon calcul est l' vôtre ,
 Depuis l' jour d' ces nœuds constans ,
 M'est avis qu' l'un portant l'autre ,
 Y a ben vingt ans.

C' que c'est que d' bien s'entendre !
 Chacun d' vous , depuis c't instant ,
 Est d' pus tendre en pus tendre ,
 D' mieux portant en mieux portant.
 Ça ne m'étonne pas , ça devait être...
 Et comme moi qui ne sent
 Qu'vingt ans d'honneur n'peuvent qu'mettre
 Du baum' dans l' sang?

L'usage de tout l' monde ,
 Quand l' jour d'emménager vient ,
 Est d' choisir à la ronde
 Le log'ment qui lui convient.
 Et c'est un' chose r'connue ,
 Qu'une famille d' braves gens
 Devait loger dans la rue
 Des Bons-Enfans.





BIEN FORT ET TOUT DOUCEMENT.

AIR : Je suis fille d'un conseiller



VIEUX galans qui craignez d'apprendre
Quel est votre sort,

Voulez-vous ne jamais surprendre

Vos belles en tort ?

Quand vous rentrez , frappez (*ter*) bien fort ;

L'amant s'échappe sans esclandre

Et sans soupçon votre œil s'endort.

Amans qui , près de votre belle ,

Guettez le moment ,

Quand l'époux ronfle à côté d'elle

Conjugalement,

Il faut frapper tout dou (*ter*) cement.

Qui rend une femme infidèle ,

Doit le faire au moins décement.

Maris, que votre femme somme
 De céder d'abord,
 Et de reconnaître que l'homme
 N'est pas le plus fort,
 Sans hésiter, frappez (*ter*) bien fort;
 Dans les ménages, voilà comme
 On finit par être d'accord.

Vous, dont les marteaux en cadence
 Tombent lourdement,
 Bons artisans, quand l'indigence
 Sommeille un moment,
 Il faut frapper tout dou (*ter*) cement;
 L'infortuné sans espérance
 Ne peut être heureux qu'en dormant.

Auprès des grands, de qui nous viennent
 Bon ou mauvais sort,
 Voulez-vous que vos vœux obtiennent
 Un facile abord?
 Solliciteurs, frappez (*ter*) bien fort.
 Les importuns toujours parviennent,
 Et les honteux ont toujours tort.

Vous, que d'un fils alarme et blesse
 Le dérèglement,

Si vous voulez qu'il reconnaisse
 Son aveuglement,
 Parens, frappez tout dou (*ter*) cement.
 La rigueur fait fuir la tendresse,
 Et la douceur est un aimant.

Justes lois, faites pour proscrire
 Les cœurs sans remord,
 Toujours du méchant qui conspire,
 Réprimez l'essor,
 Et sans pitié frappez (*ter*) bien fort...
 Les méchans empêchent de rire,
 Et qui ne peut pas rire est mort.

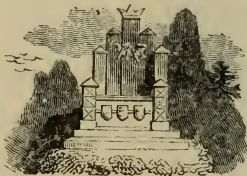
Huissiers, sergens, race maussade,
 Qui journellement
 Venez assiéger par brigade
 Mon appartement,
 Frappez chez moi tout dou (*ter*) cement.
 Sans argent je suis bien malade,
 J'ai besoin de ménagement.

Mais vous, qui venez de bonne heure
 M'apporter de l'or,
 Dût-il, Messieurs, dans ma demeure
 Faire nuit encor,

Frappez toujours, frappez (*ter*) bien fort.
Ma santé me semble meilleure
Quand on remplit mon coffre-fort.

Vous qui, possédant de la cave
Le département,
Bouchez Bordeaux, Tonnerre et Grave
Hermétiquement.
Valets, frappez tout dou (*ter*) cement,
Pour que le liège, sans entrave,
Cède et vole plus aisément.

J'ai terminé ma chansonnette,
Et non sans effort ;
Mais est-elle bien ou mal faite ?
Je l'ignore encor,
Des mains, amis, frappez (*ter*) bien fort ;
Je dirai, l'ame satisfaite :
Grâce au ciel, j'arrive à bon port.





COUPLETS

SUR LE MARIAGE D'UN JEUNE MÉDECIN.

Air du vaudeville d'*Arlequin Musard*.



A LA MARIÉE.

ENFIN, d'un heureux hyménée

Tu viens donc de serrer les nœuds ;

Lucile, te voir fortunée

Est le plus doux de tous mes vœux.

Ton époux avait la main sûre

Le jour qu'à ton cœur il frappa ;

Mais, amant, s'il fit la blessure,

Médecin, il la guérira.

AU MARIÉ.

Aux saints devoirs de votre chaîne,

Soumettez-vous, jeune mari,

Toujours sans murmure et sans peine.

D'hymen comblez le vœu chéri.

Réparant , grâce à votre amie ,
Des torts trop souvent répétés ,
Époux , sachez donner la vie
Que , médecin , vous nous ôtez .





SIXIÈME SOIRÉE
DE CADET BUTEUX

A LA REPRÉSENTATION
DES DEUX GENDRES.

AIR du vaudeville de M. Guillaume.

De d'puis long-temps j'avions l'cœur tout en cendres
Pour les appas d' mamsell' Manon Giroux ;
Nous v'là fiancés... J' lis : *les Deux Gendres* !
J' m' dis : Gna queuqu' mariag' la-d'sous (*bis*).
Pour aller voir cette pièce nouvelle ,
Faut s' mett' sur un pied zélégant ;
J' sis au moment d'avoir la main d' ma belle ,
Et ça m' va comme un gant (*ter*).

AIR : Lison dormait dans un bocage.

L' jour qu'il maria ses deux filles ,
Un bon papa , comme un nigaud ,
A ses deux gendres , mauvais drilles ,
S'avisit d' donner son magot :

Chacun des fils, en bon apôtre ,
 A bais' main reçut son argent ,
 Et l'indigent
 S'en va logeant
 Six mois chez l'un , six mois chez l'autre ,
 S' doutant bien
 Qu' par ce moyen
 Son loyer ne lui coût'ra rien.

AIR du vaudeville du Ballet des Pierrots.

Faut que j' vous dise des deux gendres ,
 Les caractèr's et les états ;
 D'abord les cailloux sont plus tendres
 Qu' les cœurs de ces maudits r'négats :
 L'un tranchant d' l'homme d'importance ,
 En eau d' boudin mange son bien ;
 L'autre au comité d' bienfaisance
 Reçoit son père comme un chien.

AIR : Bonsoir la compagnie.

Forcé d' changer d' séjour
 Au premier jour
 De l'échéance ,
 De chez l' fils bienfaisant
 L' papa se rend
 Chez l'important ,

Qui, pour tout compliment,
Lui dit ben poliment :
« J'attends un' compagnie
« Honnête et bien choisie ;
« Je n' peux pas vous r'cevoir ;
« Jusqu'au revoir,
« Bonsoir. »

AIR : Mon père était pot.

A c' mot, l' papa mystifié,
Tout interdit s'arrête,
N' sachant le jour où mettre l' pié,
La nuit où mett' la tête.
N'est-il pas cruel
Pour l' cœur paternel
D'un père qui vous aime,
De s' dire tout bas :
Je n' dînerai pas,
Et je m' couch'rai tout d' même ?

AIR : On doit soixante mille francs.

Le v'là dans la rue installé,
Et sans l' sou joliment calé...
C'est ce qui le désole ; (*bis*)
Mais un ancien ami d' Bordeaux
Lui tomb' là comme un à-propos...
C'est ce qui le console. (*bis*)

AIR : Regard vif et joli maintien.

L' papa lui cont' son embarras.
 « Hélas ! de queuqu' côté que j' me r'tourne,
 Dit-il en l' serrant dans ses bras,
 « Je vois la ville de Libourne. »
 L' Bordelais le traite de fou,
 Et lui dit tout net qu'un beau-père
 Qui s' met comm' ça la corde au cou;
 Et donn' jusqu'à son dernier sou,
 N'a pas pour deux liards (*bis*) d' caractère.

AIR : Un chanoine de l'Auxerrois.

Mais comm' l'instant de déjeûner
 N'est pas l'instant de sarmoner.
 C' qu'aisément on peut croire,
 L' Bordelais lui dit : « V'là mon wiski;
 « Viens-t'en, mon vieux, viens, et mont'-zy
 « J' voulons venger ta gloire... »
 L' papa saisit la balle au bond,
 Ben sûr qu'en fait d' vin et d' jambon,
 Eh ! bon, bon, bon,
 L' Bordelais a du bon
 A manger comme à boire.

AIR : Ah ! Monseigneur, ah ! Monseigneur !

L' déjeûner fait : « Ça, dit l'ami,
 « Voyant l' barbon plus raffermi,

« Ça n'est pas tout qu' boire et manger.
 « Du tour qu'on t' joue il faut t' venger ;
 « Et c'est d' l'écrire en tout pays
 « Par la p'tit' poste de Paris. »

AIR de la Chasse du Roi et le Fermier

C'est dit ;
 V'là qu'il est éerit ,
 Et bientôt d' la ville à la cour
 Ça court .
 De c' bruit ,
 L' ministre instruit
 Contre les gendr' , on est d'autant mieux
 Furieux ,
 Que l' cœur
 De c' bon seigneur
 Mitonnait pour l'un d' ces mauvais
 Sujets
 Un ministèr' vacant ,
 Quand
 On vint lui dire l' cancan .

AIR : Nous nous marierons dimanche .

L' vaniteux tremblant ,
 Pour en sortir blanc
 Fait tout r'tomber sur son frère .
 « Paix ! lui jette au né

« L' ministre indigné ;
 « Chasser ainsi son beau-père !
 « Vous êtes de mes
 « Protégés, mais
 « J' vous r'tranche ;
 « J' vous avais cru
 « Jusqu'à c' jour u-
 « Ne âme franche...
 « Vot' père vous maudit !
 « D'après c' que ça m' dit ,
 « Vous sezez placés... dimanche. »

AIR du Pas redoublé.

« J' vois pourtant encore un moyen
 « D'arranger votre affaire...
 « A c' soir, j'aurai grand cercle ; eh bien !
 « Am'nez-moi vot' beau-père.
 « S'il n' vient pas, comme lui j' vous r'nirai,
 « Voyez, que vous en semble ?
 « Si vous v'nez tous deux, je verrai
 « Qu' vous êtes bien ensemble. »

AIR du vaudeville de Lasthénie.

L' fils bienfaisant, qui sait comm' quoi,
 Si jamais son frère est ministre,
 Il s'ra toujours, en cas d'emploi,

L' premier en tête d' son registre ,
Court aussi caliner l' bon vieux ,
Qui , les voyant changer d' manière ,
Pour n'èt' pas en reste avec eux ,
Chang' tout à coup de caractère .

AIR : Tenez , je suis un bon homme .

« Me prenez-vous pour un' ganache ,
Leur dit l' papa , fier comme un paon ?
« Je m' moque d' vous , d' vous je m' détache ,
« Et c' n'est plus d' vous qu' mon sort dépend ,
« Tout c' biau r' pentir , t' nez , ça fait brosse ,
« Et vous n' me dit' ces bell's chos's-là
« Qu' pare' qu' on m' a vu dans un carrosse ;
« On n' me fait pas aller comme ça .

AIR : Aussitôt que la lumière .

« Vous n'épous'riez plus not' fille ,
« Si c' n'était pas fait déjà ;
« Vous rougissez d' not' famille...
— « Non qu'il dit , zet preuve d' ça ,
« Quittez c' t air sombre et sinistre ;
« Rasez-vous ben , c'est vot' jour ,
« Et j' vous présente au ministre
« A la barbe d' tout' la cour . »

AIR : Dans la vigne à Claudine.

— « Encore un' mauvais' niche
 « Qu' vous voulez m' faire là ;
 « Mais j' dis : pas si godiche...
 « J' vous connaît trop pour ça :
 « Vous êtes deux p'tits drôles. »
 Et crac, sans plus d' façons,
 Il leur hausse les épaules,
 Et leur montr' les talons.

AIR : Ce mouchoir, belle Raimonde

A propos, bête que j' sommes,
 J' crois vraiment que jusqu'ici
 J' n'avons parlé que des hommes...
 Gn'a pourtant deux femme' aussi.
 L'une est fraîche comm' la rose,
 Et, jarni ! l'aut' la vaut bien...
 Mais comme ell' n' dis' pas grand' chose,
 C'est c' qui fait que j' n'en dis rien.

AIR : A la façon de Barbarie

Pour en r'venir à nos moutons,
 L' conseillex du biau-père
 S'en vient dire à l'homme aux grands tons :
 « Pour vous tirer d'affaire,

« Suivez l' conseil d'un franc Gascon ,
 « La faridondaine , la faridondon ,
 « Et vous verrez qu' vous s' rez servi ,
 « Biribi ,
 « A la façon de Barbari ,
 « Mon ami. »

AIR : Tous les bourgeois de Chatres

L' Bordelais , fin comme l' ambre ,
 Sachant qu' l' autre vaurien
 S' est caché dans une chambre
 D' où c' qu' il ne perdra rien ,
 Dit : « Tout l' bien que l' papa dans l' tems
 « Vous a fait prendre ,
 « J' sais qu' vous n' l' avez pas ménagé ;
 « Mais c' qui n' est pas encore mangé ,
 « J' vous conseille de l' rendre. »

AIR : Sur l' port , avec Manon , un jour

« Ça fait que d' la restitution
 « Vot' frèr' n' ayant pas eu d' notion ,
 « C' est vous qu' en aura tout' la gloire ;
 « Vot' père y s' ra sensible au point ,
 « Que j' réponds qu' il n' accept' ra point ,
 « Puis à vot' frèrè , à coups de pied , à coups d' poing ,
 « Il cass' ra la gucule et la mâchoire. »

AIR : Une fille est un oiseau.

Après ce p'tit entretien ,
 L' sournois sort de sa cachette ,
 Content comme un chat qu'on fouette ,
 Et dans un' colère d' chien ,
 « J' n'ai , dit-il , qu'un' chos' à faire ,
 « C'est d' restituer au beau-père
 « Avant que mon fripon d' frère
 « A sa porte n'aill' sonner...
 « J' sais ben qu' c'est dur de tout rendre ;
 « Mais si l' papa n' doit pas l' prendre ,
 « Qu'est-c' que j' risque de l' donner ? »

AIR : Rien n'était si joli qu'Adèle.

L'un après l'autre chaque frère
 S'en vint au papa
 Dir' son *meá culpá*...
 « Vous, qu' long-tems vot' bon cœur dupa,
 « C'est enfin l' jour
 « D' rir' à vot' tour.
 « V'là votre bien ,
 « J' n'en voulons rien ,
 « Jouissez-en, cher père ;
 « V'là votre bien ,
 « N' vous r'fusez rien ,
 « Et portez-vous bien. »

AIR : Au clair de la lune.

— « Vraiment, dit l' beau-père ,
 « Vous m' confusionnez ,
 « Et j' vois , d' la manière
 « Dont vous me l' donnez ,
 « Qu' j'aurais beau m' défendre ,
 « Il faudrait céder ,
 « Et c' qu'est bon à prendre
 « Est bon à garder. »

AIR : O ciel ! est-il possible ?

O ciel ! ô ciel ! c'est-y possible ?
 Père dénaturé !

AIR . Grâce à la mode.

— « Vous v'nez de m' dire
 « Qu' vous m' rendiez mon bien ;
 « Quoiqu' je m' doutions bien
 « Qu' c'était pour rire ,
 « Je l' prends pour de bon ,
 « Eh ! allez donc. »

AIR : J'ons un curé patriote

V'là là-d'sus la sall' qui crève
 D'applaudiss'mens et d' bravos ;

Puis à chaque gendre qu'endève
 L' papa lui dit f'sant le gros :
 « J' vous tancerions encor bien ,
 « Mais puisqu' vous n'avez plus rien ,
 « Ça m' suffit ; (*bis*)
 « Faites-en votre profit. »

AIR : Aux soins que je prends de ma gloire.

Sur c' dernier mot , la toile tombe ,
 Et je m' dis , l'Auteur a ben fait ;
 Il faut qu'un mauvais fils succombe ,
 Chaqu' fois qu'il n'est pas bon sujet .
 C'te pièc'-là prouv' que d' son biau-père ,
 Il est juste qu'on soit l'appui ,
 Et que , n'eût-on rien sur la terre ,
 On doit l' partager avec lui .





LA PAUVRE LISE.

CHANSONNETTE MORALE.

AIR. Non, tu ne l'auras pas, Nicolas.



LISE était un' fillette
Ben pauvre et sans esprit ;

Mais on dit

Qu'elle était gentillette ,
Et v'là c' qu'un jour elle fit :
Chez un grand personnage
Ell' s'en fut tristement ,
Tout bonn' ment ,
D'mander un peu d'ouvrage ,
Afin d' vivre honnêt' ment .

L' Monsieu voyant ses charmes ,
Tout à coup s'attendrit ,
Et lui dit :
« Ma p'tit' , séchez vos larmes ,

Vous m' plaisez , ça suffit :
Voyez-vous c't équipage ,
Et c't or et ces bijoux ?

C'est pour vous ;
Laissez-là vot' village ,
V'nez jouir d'un sort plus doux .

— Mais m'sieu , répliqua Lise ,
Dit'-moi donc c' qu'il faudra

Fair' pour ça ? ...

— Il n' faudra qu'êtr' soumise ,
Et belle comme vous v'là. »

Gn'a pas d' filles que n' tente
Et que n' séduis' d'abord

Un tel sort ;
Aussi not' innocente
Consentit sans effort.

« Ah ! monsieur , lui dit-elle ,
J' n'avons pas mérité

Tant d' bonté ,
Et toujours avec zèle
J' f'rons votre volonté. »

Lis' , d'après sa promesse ,
Fit si ben tant qu'elle put
C' qu'on voulut ,

Qu' fraîcheur, gaieté, jeunesse,
Bientôt tout disparut.

Et pour prix d' ses services,
Son maître un beau jour la
Planta là.

Fillet' encor novices,
C' te leçon vous apprendra
Qu' fortun' peu méritée
Vous tomb' souvent d' la main
L' lendemain,
Et que voiture empruntée
Vous laiss' toujours en ch' min.





LE PANPAN BACHIQUE.

AIR : Repas en voyage.



LORSQUE le Champagne
Fait en s'échappant

Pan, pan,
Ce doux bruit me gagne
L'ame et le tympan.

Le Mâcon m'invite,
Le Beaune m'agite,
Le Bordeaux m'excite,
Le Pomard me séduit;
J'aime le Tonnerre,
J'aime le Madère;
Mais, par caractère,
Moi qui suis pour le bruit...

Lorsque le Champagne, etc.

Quand, aidé du pouce ,
 Le liège que pousse
 L'écumante mousse ,
 Saute et chasse l'ennui ,
 Vite je présente
 Ma coupe brûlante ,
 Et gaîment je chante
 En sautant avec lui.

Lorsque le Champagne , etc ,

Qu'Horace en goguette ,
 Courant la guinguette ,
 Verse à sa grisette
 Le Falerne si doux ;
 S'il eût, le cher homme ,
 Connu Paris comme
 Il connaissait Rome ,
 Il eût dit avec nous :

Lorsque le Champagne , etc .

Maîtresse jolie
 Perd de sa folie ,
 Se fane et s'oublie ,
 Victime des hivers.
 Mais ma Champenoise ,
 Grise comme ardoise ,

En est plus grivoise ,
Et me dicte ces vers :
Lorsque le Champagne , etc.

De ce véhicule
Où roule et circule
Maint et maint globule ,
Si le feu me séduit ,
C'est que de ma tête ,
Qu'aucun frein n'arrête ,
L'image parfaite
Toujours s'y reproduit.
Lorsque le Champagne , etc.

Quand de la folie
La vive saillie
S'arrête affaiblie ,
Vers la fin du banquet ,
Qui vient du délire
Remonter la lire ?
Du jus qui m'inspire
C'est le divin bouquet.
Lorsque le Champagne , etc.

Pour calmer la peine ,
Adoucir la gêne ,

Éteindre la haine
 Et dissiper l'effroi,
 Que faut-il donc faire?
 Sabler à plein verre
 Ce jus tutélaire,
 Et chanter avec moi :

Lorsque le Champagne
 Fait en s'échappant
 Pan, pan,
 Ce doux bruit me gagne
 L'ame et le tympan.





VIVENT LES GRISETTES.

AIR : Je suis Madelon Friquet.



Je ris du qu'en dira-t-on,
Et, sans mystère,
Je préfère
A nos dames du grand ton
La simple et gentille Marton.

Souvent, pendant un siècle, il faut
De ces rebelles
Citadelles,
Faire comme un sot,
L'assaut.

Je ris du qu'en dira-t-on, etc.

Marton à moi s'intéressait,
Et, pour toute arme,
Une larme

Fit céder lacet ,
Corset.

Je ris du qu'en dira-t-on , etc.

Leurs équipages , leurs écus ,
Qui toujours sonnent ,
Ne leur donnent
Charmes ni vertus
De plus.

Je ris du qu'en dira-t-on , etc.

A pied cheminant en tous lieux ,
Sa jambe fine
Qu'on devine
N'en séduit que mieux
Les yeux.

Je ris du qu'en dira-t-on , etc.

Jamais , jamais ne me prônez
Une coquette
Qui vous jette
Vous me chiffonnez...
Au nez.

Je ris du qu'en dira-t-on , etc.

En un clin d'œil sous mes verroux ,
 Faite ou défaite ,
 Sa toilette
 Obéit à tous
 Mes goûts.

Je ris du qu'en dira-t-on, etc.

Pour nous cacher un joli sein ,
 Leur cachemire
 Qu'on admire ,
 Ne vaut pas un lin
 Bien fin.

Je ris du qu'en dira-t-on, etc.

Que j'aime à voir son fichu vert
 Sur sa peau blanche ,
 Le dimanche ,
 Par un souffle d'air
 Ouvert!...

Je ris du qu'en dira-t-on, etc.

Riches cristaux , nombreux valets ,
 Gaité forcée
 Et glacée ,

Font de leurs banquets

Les frais.

Je ris du qu'en dira-t-on, etc.

Quand, pour boire à notre lien,

Marton, peu fière,

Cherche un verre,

Elle fait du mien

Le sien.

Je ris du qu'en dira-t-on, etc.

Quels que soient les trésors qu'on a,

Les nobles flammes

De ces dames

Mettent bientôt à

Quia.

Je ris du qu'en dira-t-on, etc.

Une épingle qu'à son corset

D'ôter ou mettre

Je suis maître,

Lui semble un bienfait

Parfait.

Je ris du qu'en dira-t-on, etc.

De l'ennui doublant les pavots ,
 Le musc et l'ambre
 De leur chambre
 Assassinent vos
 Cerveaux.

Je ris du qu'en dira-t-on , etc.

L'artifice est ce qu'elle craint ;
 Sa cheminée
 Est ornée
 De fleurs où se peint
 Son teint.

Je ris du qu'en dira-t-on , etc.

Les rubis surchargent leurs cous ;
 Mais sous la bure
 La nature
 Place de plus doux
 Bijoux.

Je ris du qu'en dira-t-on , etc.

Pour mieux traiter cette chanson ,
 D'une grisette
 Joliette

J'ai pris sans façon
Leçon.

Je ris du qu'en dira-t-on ,
Et , sans mystère ,
Je préfère
A nos dames du grand ton
La simple et gentille Marton.





LA PETITE CHANSON.

AIR : Ah ! qu'il est doux de voyager.



De la romance l'abandon
Séduit le Céladon ;
La fable offre mainte leçon ,
L'ode est incomparable...
Mais moi , pour la chanson ,
J'enverrais tout au diable.

Glacé par un maudit frisson ,
Gardez-vous la maison ?
Opposez pour contre-poison
Au mal qui vous accable ,
La petite chanson...
Et la fièvre est au diable.

Aux champs de Mars le plus poltron
Veut-il se faire un nom ?
Qu'il marie au feu du canon ,

A son bruit effroyable
La petite chanson...
Et la peur est au diable.

On se défie à l'espadon
Pour un *oui*, pour un *non*...
Faites entendre, en gai luron,
Au couple impitoyable,
La petite chanson...
Le cartel est au diable.

Faut-il d'un innocent tendron
Subjuguer la raison?
Apprenez-lui sur le gazon,
Sous un feuillage aimable,
La petite chanson...
L'innocence est au diable.

On va représenter, dit-on,
Un drame à pamoison;
Faites succéder à son ton
Lugubre, lamentable,
La petite chanson,
Et le drame est au diable.

Depuis son veuvage, Lison
Ne parle que poison...

Qu'un bon vivant , sous un balcon ,
 Chante à l'inconsolable
 La petite chanson...
 Et le mort est au diable.

Quand la sueur couvre le front
 Du pauvre bûcheron ,
 Vienne , entre un baiser de Suzon
 Et le claret qu'il sable ,
 La petite chanson...
 Et la peine est au diable.

Quand , après la belle saison ,
 Vient le triste glaçon ,
 Chantez , les pieds sur le tison ,
 Les coudes sur la table ,
 La petite chanson...
 Et l'hiver est au diable.

Vous , enfin , qui craignez Caron ,
 Et le sombre Achéron ,
 Chantez gaîment à l'unisson ,
 Traitant la mort de fable ,
 La petite chanson...
 Et la barque est au diable.



LES PROGRÈS DE L'ÂGE.

AIR : Et voilà comme l'homme.



Dès le moment où je naquis ,
Ma bouche, avec un charme exquis,
Caressa le sein de ma mère ,
Aujourd'hui celui de Glycère
Me paraît plus appétissant...
Et voilà comme
L'homme
Change en grandissant.

Quand mon père me souffletait ,
Ma vanité s'en irritait ;
Mais bientôt ce soufflet infâme ,
Donné par la main d'une femme ,
Me parut plus doux qu'offensant...
Et voilà comme
L'homme
Change en grandissant.

Lorsque l'on m'envoyait coucher,
J'étais sujet à me fâcher ;
A présent , souvent il arrive
Que , dans le lit qui me captive ,
J'éprouve un plaisir ravissant !...

Et voilà comme
L'homme
Change en grandissant.

J'avais , dès l'âge de dix ans ,
Cinq ou six *maîtres* différens ;
Mais , troquant leçons pour caresses ,
Plus tard je trouvai des *maîtresses*
Le savoir plus intéressant...

Et voilà comme
L'homme
Change en grandissant.

A quinze ans , trop jeune et trop fou ,
Je ne disposais pas d'un sou ;
Mais dès que , devenu plus sage ,
De mon argent je fis usage ,
Mes dettes allèrent croissant...

Et voilà comme
L'homme
Change en grandissant.

A seize ans, j'aimais à la fois
 Une vingtaine de minois ;
 A dix-sept, j'en aimai quarante ,
 A dix-huit, j'en aimai soixante ;
 A dix-neuf, j'en adorai cent...

Et voilà comme
 L'homme
 Change en grandissant.

A vingt ans, mes premiers essais
 Au théâtre eurent du succès ;
 A vingt-cinq, ma muse enhardie
 Accoucha d'une comédie
 Qui fut sifflée en paraissant...

Et voilà comme
 L'homme
 Change en grandissant.

J'ainai jadis le Malaga ,
 Puis j'ai préféré le Rota ,
 Puis j'ai raffolé du Madère ,
 Puis du Bordeaux , puis du Tonnerre ;
 Je les aime tous à présent...

Et voilà comme
 L'homme
 Change en grandissant.

Jusqu'à ce jour, me mesurant ,
 On m'a trouvé plus gros que grand ;
 Ma taille est cependant honnête ;
 Mais que le temps courbe ma tête ,
 J'irai toujours rapetissant...

Et voilà comme
 L'homme
 Change en grandissant.





L'ANGLAIS

AU CAVEAU MODERNE.

DIALOGUE.

AIR des Confesseurs



L'ANGLAIS, *baragouinant.*

MESSIEURS du Rocher,
Puis-je approcher
Sans vous déplaire ?
A votre Caveau
Ein Anglais est di fruit nouveau.

LE PRÉSIDENT, *se levant.*

Chez nous, milord, qui ne riez guère,
Que venez-vous faire ?

L'ANGLAIS.

Je viens, député
Par un comté

De l'Angleterre
Savoir le moyen
De devenir épicurien.

LE PRÉSIDENT.

Avant tout, milord, en Angleterre
Que savez-vous faire?

L'ANGLAIS.

Nous buvons beaucoup,
Et coup sur coup,
Rhum et Madère;
Et quand tout est bu,
Sous la table on tombe étendu.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce là, milord, en Angleterre,
Tout ce qu'on sait faire?

L'ANGLAIS.

Le soir, réunis
Chez nos amis,
Après la bière
Nous buvons di thé
Pour nous donner plus de gaité.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce là , milord , en Angleterre ,
Tout ce qu'on sait faire ?

L'ANGLAIS.

Quand nous nous trouvons
Un peu plus ronds
Qu'à l'ordinaire ,
Nous ne craignons point
De nous rosser à coups de poing.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce là , milord , en Angleterre ,
Tout ce qu'on sait faire ?

L'ANGLAIS.

Lorsque nous aimons ,
Nous finançons ,
Afin de plaire ;
D'où vient qu'en tout lieu
On dit : Ein milord pot-au-feu.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce là , milord , en Angleterre ,
Tout ce qu'on sait faire ?

L'ANGLAIS.

Tout autant que vous ,
L'Anglais, jaloux
De bonne chère ,
Se régale avec
Di plumb-pudding et di bifstech.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce là, milord, en Angleterre ,
Tout ce qu'on sait faire?

L'ANGLAIS.

Le banquet fini,
Chaque lady
Quittant son verre,
Va dans les salons,
Et puis sans elle nous fumons.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce là, milord, en Angleterre ,
Tout ce qu'on sait faire?

L'ANGLAIS.

Plus libres alors
Dans nos transports ,

Pour nous distraire
 Nous parlons procès,
 Guerre, banqueroute et décès.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce là, milord, en Angleterre,
 Tout ce qu'on sait faire?

L'ANGLAIS.

On nous croit lourds, mais
 C'est que l'Anglais,
 Par caractère,
 Chante entre ses dens,
 Et ne rit jamais qu'en dedans.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce là, milord, en Angleterre,
 Tout ce qu'on sait faire?

L'ANGLAIS.

Si nous ne jouyions,
 Nous péririons
 D'ennui sur terre;
 Et quand nous perdons,
 Tout aussitôt nous nous pendons.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce là, milord, en Angleterre,
Tout ce qu'on sait faire?

L'ANGLAIS.

Toujours au malheur,
A la douleur
Faisant la guerre,
Lorsque nous souffrons,
Le *spleen* nous gagne, et nous mourons.

LE PRÉSIDENT, *se rasseyant*.

Si c'est là, milord, en Angleterre,
Tout ce qu'on sait faire?
Cessez de troubler,
De violer
Ce sanctuaire,
Et de profaner
Nos chansons et notre dîner.

L'ANGLAIS.

Eh quoi! faut-il que je désespère?

LE PRÉSIDENT.

Nous pourrons vous faire

Enfans de Vénus ,
 Quand , sans écus ,
 Vous saurez plaire ,
 Et fils de Momus
 Lorsque vous ne vous pendrez plus.





LE VERRE.

AIR : La bonne chose que le vin ;
ou air du vaudeville du Fandango.



QUAND je vois des gens ici-bas
Sécher de chagrin ou d'envie ,
Ces malheureux , dis-je tout bas ,
N'ont donc jamais bu de leur vie !
On ne m'entendra pas crier
Peine , famine , ni misère ,
Tant que j'aurai de quoi payer
Le vin que peut tenir mon verre .

Riche sans posséder un sou ,
Rien n'excite ma jalousie ;
Je ris des mines du Pérou ,
Je ris des trésors de l'Asie ;
Car sans sortir de mon taudis ,
Grâce au seul dieu que je révère ,
Je vois et topaze et rubis
Abonder au fond de mon verre .

Tout nous atteste que le vin
De tous les maux est le remède ,
Et les dieux n'ont pas fait en vain
Un échanton de Ganymède.
Je gage même que ces coups
Que l'homme attribue au tonnerre ,
Sont moins l'effet de leur courroux ,
Que du choc bruyant de leur verre.

Chaque jour l'humide fléau
Des cieux ne rompt-il pas les digues?
Si les immortels aimaient l'eau ,
Ils n'en seraient pas si prodigues ;
Et quand nous voyons par torrent
La pluie inonder notre terre ,
C'est qu'ils rejettent en jurant
L'eau que l'on verse dans leur verre.

Le bon vin rend l'homme meilleur ,
Car du monarque assis à table ,
Vit-on jamais le bras vengeur
Signer la perte d'un coupable?
De son cœur le courroux banni
N'obscurcit plus son front sévère :
Armé du sceptre , il l'eût puni ;
Il lui pardonne , armé du verre.

Je ne sais par quel vertigo ,
 Ou quelle suffisance extrême ,
 Narcisse , en se mirant dans l'eau ,
 Devint amoureux de lui-même.
 Moi , fort souvent je suis atteint
 De cette risible chimère ,
 Mais c'est lorsque je vois mon teint
 Pourpré par le reflet du verre .

Dieu du vin , dieu de l'univers ,
 Toi qui me fis à ton image ;
 Reçois ce tribut de mes vers ;
 Et , pour couronner ton ouvrage ,
 Fais , jusqu'à mes instans derniers ,
 Que dans ma soif je persévère ,
 Et qu'à ma mort , mes héritiers
 Ne trouvent plus rien dans mon verre .





LA PROMENADE SENTIMENTALE,

ou

LE DANGER DE SORTIR SANS ARGENT.

AIR : Partant pour la Syrie.



PARTANT pour la Villette,
Le jeune et beau François

Dit un jour à Fanchette :
« Veux-tu t'en v'nir au bois ? »
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour prom'ner sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

Ils partent : l' tems s' barbouille ,
Si ben qu' ça tombe à seau ,
Et qu' l'averse les mouille ,
Qu' tout collait sur leur peau.

Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour sécher sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

Fanchette alors propose,
Passant d'avant z'un bouchon,
D' s'y rafraîchir d' queu' chose,
N' fût-ce qu' d'un pied d' cochon.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour traiter sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

De son cou, blanc comm' cire,
L' vent fait voler l' mouchoir,
Et j' n'ai pas besoin d' dire
Tout c' que ça laisse voir.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui, pour voiler sa belle,
N'a pas un sou vaillant.

Bientôt nouvell' disgrâce :
En sautant un ruisseau,
L' sabot d' Fanchette s' casse,
Et v'là son pied dans l'eau.

Plaignez l'amant fidèle ,
Délicat et galant ,
Qui , pour chausser sa belle ,
N'a pas un sou vaillant .

Plus loin , autre anicroche :
L' parasol d'un benêt ,
D' la pauvr' Fanchette accroche
Et déchire l' bonnet .
Plaignez l'amant fidèle ,
Délicat et galant ,
Qui , pour coiffer sa belle ,
N'a pas un sou vaillant .

Tandis qu' Fanchette endève ,
L' carrosse d'un péquin
D'un coup d' brancard lui crève
Tout l' dos d' son casaquin .
Plaignez l'amant fidèle ,
Délicat et galant ,
Qui , pour nipper sa belle ,
N'a pas un sou vaillant .

Un gros doguin qui joue ,
Sur Fanchett' s'élançant ,
L'y caresse la joue ,
Qu'elle en est tout en sang .

Plaignez l'amant fidèle ,
Délicat et galant ,
Qui , pour panser sa belle ,
N'a pas un sou vaillant .

La voyant z'évanouie ,
Chacun dit qu'un mat'las ,
La rendra z'à la vie :
V'là François dans d' beaux draps .
Plaignez l'amant fidèle ,
Délicat et galant ,
Qui , pour coucher sa belle ,
N'a pas un sou vaillant .

Chez ell' François la r'mène ,
Et l'y d'mand' , par pitié ,
Qu' pour prix de tout' sa peine ,
All' d'vienne sa moitié .
Va donc , z'amant fidèle ,
Dit-elle en s' r'habillant ,
Faut , pour avoir un' belle ,
Avoir queuqu' sou vaillant .

ENVOI AUX AMATEURS.

V'là ma chanson finie ;
Mais comme c' n'est pas l' Pérou ,

A tout' la compagnie
 J' la donne pour un sou.
 Et faut qu' l'amant fidèle
 Qui r'fus'rait, z'en passant,
 D'en régaler sa belle,
 N'ait pas un sou vaillant.





LA MAUVAISE ET LA BONNE CHANSON.

AIR du vaudeville des Deux Edmond.



EN déplaise aux chanteurs modernes,
Avec leurs ritournelles ternes
Et leur diapazon doctoral,
On chante mal (*bis*).
Quand la chanson, fruit du délire,
Part comme l'éclair qui l'inspire,
Avec son chorus pour soutien,
On chante toujours bien (*bis*).

En dépit des auteurs tragiques,
Avec de grands vers léthargiques,
Et l'espoir d'un prix décennal,
On chante mal.
Mais avec un gai vaudeville,
Qui va proclamant par la ville

Que rire et boire est le vrai bien ,
On chante toujours bien .

Lorsqu'en l'honneur d'une coquette ,
Il faut , cédant à l'étiquette ,
Rimer un éloge bannal ,
On chante mal .

Mais quand notre muse endormie
Se réveille au nom de l'amie ,
Sans qui tout l'univers n'est rien ,
On chante toujours bien .

De nos Crésus de contrebande ,
Dans une chanson de commande ,
Faut-il vanter l'air jovial ?
On chante mal .

Mais chez celui dont la fortune
A tous ses vieux amis commune ,
Atteste un cœur épicurien ,
On chante toujours bien .

A la fin d'un repas splendide ,
Auquel presque toujours préside
L'ennui d'un bon ton glacial ,
On chante mal .

Mais au banquet de la folie ,
Donné par hôtesse jolie

Ou par un aimable vaurien ,
On chante toujours bien.

Époux d'une femme méchante ,
Faut-il qu'à sa fête l'on chante
Les douceurs du nœud conjugal ?
On chante mal.

Mais faut-il d'une réjouie
Chanter la mine épanouie ,
L'œil fripon , l'agaçant maintien ?
On chante toujours bien.

Lorsqu'aux pieds d'un objet céleste
Le gousset , par un sort funeste ,
Est dans un dénûment total ,
On chante mal.

Mais qu'à la chanson qu'on entonne ,
Se joigne une bourse qui sonne ,
Le couplet ne valût-il rien ,
On chante toujours bien.

Faut-il chanter d'un tendre père ,
D'un bon fils , d'un ami sincère ,
Le *De profundis* sépulcral ?
On chante mal.

Mais à celui d'un oncle riche ,
Goutteux , méfiant , vieux et chiche ,

Dont on va recueillir le bien ,
On chante toujours bien.

Sur les rives de la Tamise ,
Où la gaité n'est pas de mise ,
Où l'on sert du thé pour régal ,
On chante mal.

Mais aux bords chéris de la Seine ,
Où Bacchus verse l'hypocrène ,
Où Momus est notre doyen ,
On chante toujours bien.





LE NEC PLUS ULTRA DE GRÉGOIRE.

AIR . Joyeux enfans de la bouteille.



J'ai Grégoire pour nom de guerre ,
J'eus en naissant horreur de l'eau ;
Jour et nuit armé d'un grand verre ,
Lorsque j'ai sablé mon tonneau ,
Tout fier de ma victoire ,
Encore ivre de gloire ,
Reboire ,
Voilà (*bis*)
Le *nec plus ultra*
Des plaisirs de Grégoire.

En latin , en droit , en physique ,
Je fus toujours un ignorant ;
Poésie , algèbre , musique ,
Tout me paraît de l'Alcoran ;

Fable , roman , histoire ,
Sont pour moi du grimoire ;
Mais boire !
Voilà (*bis*)
Le *nec plus ultra*
Des talens de Grégoire.

Qu'un poète de l'Athénée ,
De ses éphémères travaux ,
Sur la clientèle abonnée
Aille répandre les pavots :
Son fatras oratoire
Assomme l'auditoire ;
Bien boire !
Voilà (*bis*)
Le *nec plus ultra*
De l'esprit de Grégoire.

A Cythère , dans mon jeune âge ,
Si j'ai brûlé beaucoup d'encens ,
Aujourd'hui , plus mûr et plus sage ,
Je me dis , maître de mes sens :
OEil tendre , dents d'ivoire
N'ont qu'un charme illusoire ;
Mais boire !
Voilà (*bis*)

Le nec plus ultra
Des amours de Grégoire.

Me trouver, en sortant de table,
Et sans soif et sans appétit;
Voir ma cave si délectable
S'épuiser petit à petit;
N'avoir, dans mon armoire,
Que la Seine ou la Loire
A boire...

Voilà (*bis*)
Le nec plus ultra
Des chagrins de Grégoire.

Mais doué d'une ame assez ferme
Pour maîtriser les coups du sort;
De mes maux avancer le terme,
Et savoir vendre, sans effort,
Lit, vaisselle, écritoire,
Tout, jusqu'à l'écumoire,
Pour boire...

Voilà (*bis*)
Le nec plus ultra
Des vertus de Grégoire.

Lorsqu'enfin vers l'empire sombre,
Il faudra prendre mon essor,

Oubliant que je suis une ombre ,
Le verre en main , pouvoir encor ,
En dépit du déboire ,
Chanter sur l'onde noire :

A boire !...

Voilà (*bis*)

Le *nec plus ultra*
Des désirs de Grégoire.





L'INCONVÉNIENT
D'AVOIR DES DENTS.

AIR : Dans la vigne à Claudine.



QUOIQ'EN tous lieux on dise :
« Rien n'est tel que les dents, »

Je n'ai pas la bêtise
De donner là-dedans ;
Car si le premier homme
Sans une dent fût né,
Le monde, pour la pomme,
N'eût pas été damné.

Ces dents, dont l'amant vante
L'éclatante beauté,
Et dont le gourmand chante
L'heureuse utilité,
De notre premier âge
Sont le premier tourment,

Et leur chute présage
Notre dernier moment.

De belles dents, sans doute,
J'aime l'accord parfait;
Mais que de maux nous coûte
Ce funeste bienfait !
La perte de la belle
En qui tout nous séduit,
Fait moins souffrir que celle
D'une dent qui nous fuit.

Des serpens qui se tordent
La dent donne la mort ;
L'ours et le lion mordent ,
Le chien enragé mord ,
Et que Dieu vous préserve
Du méchant, du jaloux ,
Qui, dans l'ombre, conserve
Une dent contre vous !

Les dents ont droit de plaire
A l'heure des repas ;
C'est un mal nécessaire ,
Je n'en disconviens pas ;
Encor, souvent cruelles
Jusqu'en leurs fonctions ,

Que nous procurent-elles ?
Des indigestions.

Les dents ne servent guère
Qu'à causer du chagrin...
Oui, jusqu'à ma dernière
Ce sera mon refrain...
Puis, qu'un morceau l'emporte
A la fin d'un repas,
Je m'écritrai : N'importe !
Pour boire, il n'en faut pas !





CONSEILS AUX GARÇONS.

Air du vaudeville des Deux Edmond.



RUINÉS par mainte folie ,
Vous qui trouvez femme jolie ,

Riche en vertus , or et bijoux ,

Mariez-vous (*bis*).

Mais vous , à qui femme charmante

N'apporte pour dot et pour rente

Que ses dettes et ses appas ,

Ne vous mariez pas (*bis*).

Vous qui , contraints par vos affaires ,

D'être nuit et jour sédentaires ,

Pouvez dépister les jaloux ,

Mariez-vous.

Mais vous , dont les fâcheux voyages ,

De vos solitaires ménages ,

Jour et nuit éloignent les pas ,

Ne vous mariez pas.

Vous , de qui l'heureux ministère
N'exige point de secrétaire ,
Au ton galantin , à l'œil doux ,
Mariez-vous.

Mais vous , de qui la place entraîne
Des commis , des clercs qui , sans gêne ,
Viennent partager vos repas ,
Ne vous mariez pas.

Vous , que des arts l'amour anime ,
Qui brûlez de leur feu sublime ,
Pour propager ces nobles goûts ,
Mariez-vous.

Mais vous , dont l'esprit méthodique ,
Plein de son calcul algébrique ,
Ne rêve que règle et compas ,
Ne vous mariez pas.

Vous , qui vous sentez le courage
De subir , à peine en ménage ,
La chance commune aux époux ,
Mariez-vous.

Mais vous dont l'humeur trop jalouse ,
Voudrait exiger d'une épouse
Fidélité jusqu'au trépas ,
Ne vous mariez pas.

Vous, dont la noble confiance
Ne commande pas la constance
Par des grilles et des verroux,
Mariez-vous.

Mais par un esclavage infâme
Vous, qui prétendez qu'une femme
Peut être à l'abri d'un faux pas,
Ne vous mariez pas.

Vous enfin, dont l'épouse aimable
Doit se plaisir à vous voir à table
Et boire et chanter comme nous,
Mariez-vous.

Mais vous, dont la femme bégueule
Voudrait à sa personne seule
Réduire vos joyeux ébats,
Ne vous mariez pas.





AH ! MON DIEU, QUE J' SUIS BÊTE !

AIR : Ah ! qu'il est drôle !



QUAND je vois un joli minois,
Pour moi qu'eu fête !
Quand il me r'garde une ou deux fois,
J'en perds la tête :
A l'entraîner dans un p'tit coin,
Quand ça n' peut pas aller plus loin,
Tout aussitôt j' m'apprête ; (*bis.*)
Mais dès qu' nous sommes sans témoin,
Ah, mon Dieu ! que j' suis bête !

Quand on joue un ouvrag' nouveau,
Pour moi qu'eu fête !
Lorsque j'entends crier *bravo* !
J'en perds la tête ;
Et , jaloux d' faire aussi mon ch'min,
V'là t'y pas que le lendemain

A composer j'm'apprête ; (*bis.*)
 Mais dès qu' j'ai la plume à la main ,
 Ah ! mon Dieu ! que j' suis bête !

Quand je m' sens le gousset garni ,
 Pour moi qu'eu fête !
 Si j'puis obliger un ami ,
 J'en perds la tête ;
 Et m' disant , lorsque j' n'ai plus d'ça...
 C'ti-là qu' j'obligeai m'oblig'ra ;
 A l' visiter j' m'apprête ; (*bis.*)
 Mais dès qu'il me faut en v'nir là ,
 Ah , mon Dieu ! que j' suis bête !

Quand j' vois passer un régiment ,
 Pour moi qu'eu fête !
 Quand j' sais qu'il s'est battu brav'ment ;
 J'en perds la tête :
 C'est que j' n'aimons pas la lâch'té ,
 Et jamais je n' suis insulté ,
 Qu'à m' venger je n' m'apprête ; (*bis.*)
 Mais dès qu' j'ai l'épée au côté ,
 Ah , mon Dieu ! que j' suis bête !

Quand j'ons dit queuq' joli p'tit rien ,
 Pour moi qu'eu fête !
 Quand d' tout côté j' vois qu' ça prend bien ,

J'en perds la tête.
 Si tout haut l' voisin applaudit,
 Si tout bas la voisin' sourit,
 A r'commencer j' m'apprête; (*bis.*)
 Mais dès qu' chacun m' dit qu' j'ai d' l'esprit,
 Ah, mon Dieu! que j' suis bête!

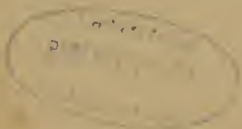
Quand j' vas aux Français par hasard,
 Pour moi qu'eu fête!
 Quand j'y vois Molière ou Regnard,
 J'en perds la tête;
 Je sors d' là riant comme un fou,
 Et, dussé-je m'y fair' casser l' cou,
 A v'nir les r'voir j' m'apprête; (*bis.*)
 Mais dès que j' sors de... j' sais ben où,
 Ah, mon Dieu! que j' suis bête!

Quand ma femme est de bonne humeur,
 Pour moi qu'eu fête!
 Quand ell' m'embrass', mais là.. d'bon cœur,
 J'en perds la tête!
 Ell' s'emporte bien quelquefois...
 Alors, en qualité d' bourgeois,
 A riposter j' m'apprête; (*bis.*)
 Mais dès qu'ell' prend sa grosse voix,
 Ah, mon Dieu! que j' suis bête!

Quand on m'invite à quelq' festins ,
 Pour moi qu'eu fête !
 Qu'on m' place d'avant deux yeux lutins ,
 J'en perds la tête.

Quand on m'échauffe le cerveau
 Avec du vin vieux ou nouveau ,
 A bavarder j' m'apprête ; (*bis.*)
 Mais dès qu'on m' verse un verre d'eau ,
 Ah , mon Dieu ! que j' suis bête !

Quand j' dois entendre vos chansons ,
 Pour moi qu'eu fête !
 Un mois d'avance j'y pensons ,
 J'en perds la tête ;
 Et lorsqu'arrive c' jour si doux ,
 Au plaisir d' vous applaudir tous ,
 En m'éveillant j' m'apprête ; (*bis.*)
 Mais dès qu' faut que j' chante après vous ,
 Ah , mon Dieu ! que j' suis bête !





PARLEZ-MOI D' ÇA.

AIR : Mon galoubet.



Ne m' parlez pas

De ce repas

Où l'on sert des mets que d'avance

Sur leurs fourneaux l'ennui glaça ;

Mais s'agit-il d'une hombance

Où fillettes, flacons, tout danse ?

Parlez-moi d' ça. (*Quatre fois.*)

Ne m' parlez pas

De ces appas

Que l'artifice dénature ,

Et que Plutus seul caressa...

Mais ces charmes sans imposture ,

Et dont quinze ans font la parure ,

Parlez-moi d' ça. (*Quatre fois.*)

Ne m' parlez pas
De ces ébats
Que , sans l'Amour, l'Hymen ordonne ,
Que toujours le cœur repoussa ;
Mais ceux où l'ame s'abandonne ,
Goûtant les plaisirs qu'elle donne ,
Parlez-moi d' ça. (*Quatre fois.*)

Ne m' parlez pas
De ces débats
Où s'égorgent deux adversaires
Qu'un seul mot souvent courrouça ;
Mais ces querelles passagères
Qui se vident avec les verres ,
Parlez-moi d' ça. (*Quatre fois.*)

Ne m' parlez pas
De ces pieds-plats
Tout fiers du brillant équipage
Où leur bassesse les plaça ;
Mais l'or devient-il l'apanage
Ou du génie ou du courage ,
Parlez-moi d' ça. (*Quatre fois.*)

N' m' parlez pas
De ce fatras

Qui de la fange du Parnasse
Sortit et nous éclaboussa.
Mais ces vers dont l'esprit, la grâce
Font revivre Tibulle, Horace...

Parlez-moi d' ça. (*Quatre fois.*)

Ne m' parlez pas
De ces prélats
Qui ne chantent que pâte-nôtres,
Et que la paresse engraisse;
Mais ces abbés, joyeux apôtres,
Scaron, Chaulieu, Bernis et d'autres...

Parlez-moi d' ça. (*Quatre fois.*)

Ne m' parlez pas
De l'embarras
Qui suit une fortune immense,
Que bien ou mal on amassa;
Quelques amis, un peu d'aisance,
Folle gaiété, sage dépense.

Parlez-moi d' ça. (*Quatre fois.*)

Ne m' parlez pas
De ce trépas
Que plus d'un docteur nous attire
Par les juleps qu'il nous versa;

Mais après cent ans de délire ,
Faut-il enfin mourir de rire?...
Parlez-moi d' ça. (*Quatre fois.*)





LES INCONVÉNIENS DE LA FORTUNE.

AIR : Adieu paniers, vendanges sont faites.

DEPUIS que j'ai touché le faite
Et du luxe et de la grandeur,
J'ai perdu ma joyeuse humeur :
Adieu bonheur ! (*bis*)
Je bâille comme un grand seigneur...
Adieu bonheur !
Ma fortune est faite.

Le jour, la nuit, je m'inquiète :
La chicane et tous ses suppôts
Chez moi fondent à tout propos ;
Adieu repos ! (*bis*)
Et je suis surchargé d'impôts...
Adieu repos !
Ma fortune est faite.

Toi, dont la grâce gentillette,
En me ravissant la raison,
Sut charmer ma jeune saison,

Adieu Suzon! (*bis*)

Je dois te fermer ma maison...

Adieu Suzon!

Ma fortune est faite.

Plus d'appétit, plus de goguette;
Dans un carrosse empaqueté,
Je promène ma dignité,

Adieu gaieté! (*bis*)

Et par bon ton je prends du thé...

Adieu gaieté!

Ma fortune est faite.

Pour le plus léger mal de tête,
Au poids de l'or je suis traité;
J'entretiens seul la Faculté :

Adieu santé! (*bis*)

Hier, trois docteurs m'ont visité...

Adieu santé!

Ma fortune est faite.

Vous, qui veniez dans ma chambrette,
Rire et boire avec vos tendrons,

Qui souvent en sortiez si ronds ,

Adieu lurons ! (*bis*)

Quand je serai gueux , nous rirons...

Adieu lurons !

Ma fortune est faite.

Mais je vois , en grande étiquette ,

Chez moi venir ducs et barons :

Lyre , il faut suspendre tes sons.

Adieu chansons ! (*bis*)

Mon suisse annonce , finissons...

Adieu chansons !

Ma fortune est faite.





L'ATELIER DU PEINTRE,

ou

LE PORTRAIT MANQUÉ.

AIR de la Catacoua.



JALOUX de donner à ma belle
Un duplicata de mes traits,
Je demande quel est l'Apelle
Le plus connu par ses portraits.
C'est, me répond l'ami Dorlange,
Un artiste nommé Mathieu.
Il prend fort peu...
Mais, ventrebleu !
Quel coloris, quelle grâce, quel feu !
Il vous attrape comme un ange,
Et loge près de l'Hôtel-Dieu.

Vite, je cours chez mon Apelle ;
J'arrive et ne sais où j'en suis ;

Son escalier est une échelle ,
 Et sa rampe une corde à puits.
 Un chantre est au premier étage ,
 Au second loge un chaudronnier ,
 Puis un gainier ,
 Un rubannier ,
 Puis au cinquième un garçon cordonnier...
 Je reprends haleine et courage ,
 Et J'arrive enfin au grenier .

J'entre , et d'abord sous une chaise
 Je vois le buste de Platon ;
 Sur un Hercule de Farnèse
 S'élève un bonnet de coton .
 Un briquet est dans une mule ,
 Dans un verre un peigne édenté ;
 Un bas crotté
 Sur un pâté ,
 Un pot-à-l'eau sous une Volupté ,
 L'Amour près d'un tison qui brûle ,
 Et la Frileuse à son côté .

Le portrait d'un acteur tragique
 Est vis-à-vis d'un mannequin ;
 Je vois sur la Vénus pudique
 Une culotte de nankin ;

Une tête de Diogène
 A pour pendant un potiron ;
 Près d'Apollon
 Est un poëlon ;
 Psyché sourit à l'ombre d'un chaudron ,
 Et les restes d'une *romaine*
 Sont sous l'œil du cruel Néron.

Devant une vitre brisée
 S'agite un morceau de miroir,
 Et sous la barbe de Thésée
 Est une lame de rasoir ;
 Sous un Plutus une Lucrèce ;
 Sur un tableau récemment peint ,
 Je vois un pain ,
 Un escarpin ,
 Une Vénus sur un lit de sapin ,
 Et la Diane chasseresse
 Derrière une peau de lapin .

Seul, j'admiraïs ce beau désordre ,
 Quand un homme , armé d'un bâton ,
 Entre, et m'annonce que par ordre
 Il va me conduire en prison.
 Je résiste... il me parle en maître ;
 Je lui lance un Caracalla ,

Un Attila ,
 Un Scévola ,
 Un Alexandre , un Socrate , un Sylla ,
 Et j'écrase le nez du traître
 Sous le poids d'un Caligula.

A ses cris , au fracas des bosses ,
 Je vois , vers moi , de l'escalier
 S'élancer vingt bêtes féroces ,
 Vrais visages de créancier.
 Sur ma tête , assiettes , bouteilles ,
 Pleuvent au gré de leur fureur ;
 Et le traiteur ,
 Le blanchisseur ,
 Le perruquier , le bottier , le tailleur ,
 Font payer à mes deux oreilles
 Le nez de leur ambassadeur.

Au lieu d'emporter mon image
 Comme je l'avais espéré ,
 Je sors n'emportant qu'un visage
 Pâle , meurtri , défiguré.
 O vous ! sensibles créatures ,
 Aux traits bien fins , bien réguliers ,
 Des noirs huissiers ,
 Des noirs greniers ,

Évitez bien les périls meurtriers,
Et que Dieu garde vos figures
Des peintres et des créanciers !





PORTRAIT
DE MAM' SELLE *MARGOT*

LA REMPAILLEUSE ,

Par son cher amant DUBELAIR , peintre-doreur.

AIR . Ça n' devait pas finir comm' ça.



ma Margot ,
Du bas en haut ,
Vous n' trouverez pas un défaut (*bis*).

Pour commencer par sa chev'lure ,
Ah , dam ! les jours de grand' colure ,
Faut voir queu tour ses ch'veux vous ont !
Et s'ils étaient moins roug' qu'ils n' sont...
Ah , mon dieu ! (*bis*) mon dieu , qu' c'est dommage !
Mais , à ça près , j' gage
Qu'à ma Margot ,

Du bas en haut ,
 Vous n' trouverez pas un défaut .

C'est-y sa peau qu'il faut vous peindre ?
 Jarni ! quand all' l'aurait fait teindre ,
 Ell' ne l'aurait pas plus blanch' qu'ell' n' l'a ,
 Sauf queuqu' rousseurs par-ci , par-là...
 Ah, mon dieu ! (*bis*) mon dieu, qu' c'est dommage !

Mais, à ça près, j' gage
 Qu'à ma Margot ,
 Du bas en haut ,
 Vous n' trouverez pas un défaut .

Pour les yeux , personne , j' m'en pique ,
 N'est dans l' cas d' l'y faire la nique ;
 Drès qu' sur vous son œil droit est l'vé ,
 Vous r'grettez que l' gauch' soit crevé...
 Ah, mon dieu ! (*bis*) mon dieu, qu' c'est dommage !

Mais, à ça près, j' gage
 Qu'à ma Margot ,
 Du bas en haut ,
 Vous n' trouverez pas un défaut .

Sonnez vous a certain' tournure
 Qui r'lèv' joliment sa figure ;
 Et quoiqu'il descende un peu bas ,

Si son menton ne l' frisait pas...

Ah, mon dieu! (*bis*) mon dieu, qu' c'est dommage!

Mais, à ça près, j' gage

Qu'à ma Margot,

Du bas en haut,

Vous n' trouverez pas un défaut.

Ses dents, faut les voir pour y croire!

Jarni! c'est d' la perle et d' l'ivoire.

Quand ell' m' les montre, j' sis heureux;

Pourquoi faut-il qu'all' n'en ait qu' deux!

Ah, mon dieu! (*bis*) mon dieu, qu' c'est dommage!

Mais, à ça près, j' gage

Qu'à ma Margot,

Du bas en haut,

Vous n' trouverez pas un défaut.

D' la beauté d' son sein rien n'approche;

C'est dur comm' neige et blanc comm' roche;

Ça m' fait l'effet de deux soleils;

S'ils étaient tant seul'ment pareils...

Ah, mon dieu! (*bis*) mon dieu, qu' c'est dommage!

Mais, à ça près, j' gage

Qu'à ma Margot,

Du bas en haut,

Vous n' trouverez pas un défaut.

Qu'à ma Margot,
Du bas en haut,
Vous n' trouverez pas un défaut.

Sur l' portrait que j' venons d' vous faire ,
P't' êt' vous direz qu' ma parsonnière ,
Du haut en bas , n'est qu'un' guenon ;
J' sis trop poli pour vous dir' non ;
Mais conv'nez , (*bis*) conv'nez que c'est dommage ;
Car , à ça près , j' gage
Qu'à ma Margot ,
Du bas en haut ,
Vous n' trouveriez pas un défaut.





C'EST ÉGAL.

AIR NOUVEAU.



CHANTONS tous à perdre haleine; } *bis.*
Chanter n'a rien d'inégal;

Fût-on dans le Sénégal,
A Rome, en Chine, à Cayenne,
C'est égal;

La p'tit' chanson n' fait pas d' peine, } *bis.*
La p'tit' chanson n' fait pas d' mal.

Deux yeux d'azur ou d'ébène
Pour moi sont un vrai régal;
Qu'on soit friand ou frugal,
Jeune ou dans sa soixantaine,
C'est égal;
Deux beaux yeux n' font pas d' peine,
Deux beaux yeux n' font pas d' mal.

Moi , pour une cave pleine ,
 J'irais jusqu'en Portugal.
 Du soldat au cardinal ,
 Et du Champagne au Surène ,
 C'est égal ;
 Un p'tit coup n' fait pas d' peine ,
 Un p'tit coup n' fait pas d' mal.

En veste d' bure , en bas d' laine ,
 On vous traite d'animal ;
 Fussiez-vous un Annibal ,
 Un Thémistocle , un Turenne ,
 C'est égal ;
 Un bel habit n' fait pas d' peine ,
 Un bel habit n' fait pas d' mal.

Qu' la curiosité m'amène
 A l'institut doctoral ,
 Puis aux l'çons d' Feinagle ou Gall ,
 Puis d' chez eux chez Melpomène ,
 C'est égal ;
 Un p'tit somme n' fait pas d' peine ,
 Un p'tit somme n' fait pas d' mal.

Quoiqu'on puisse êtr' dans la gêne ,
 Sans cesser d'être loyal ,

Et quoiqu' l'or, ce vil métal,
Souvent au vic' nous entraîne,
C'est égal;
Un peu d'or n' fait pas d' peine,
Un peu d'or n' fait pas d' mal.

Un gros voyageur du Maine,
De r'tour au toit conjugal,
Y trouve un fruit peu légal,
Et s' dit : De queuqu' part qu' ça vienne,
C'est égal;
Un enfant n' fait pas d' peine,
Un enfant n' fait pas d' mal.

L' soir où la tendre Mad'leine
Paya mes feux au Vaux-Hall,
Ell' me dit avant le bal :
« Vous m' trompez, j'en suis certaine,
C'est égal;
Un peu d' plaisir n' fait pas d' peine,
Un peu d' plaisir ne fait pas d' mal.

A chaque amant de Climène,
Succède un heureux rival,
Et son cœur sentimental
Répète à chaque douzaine :

C'est égal;
Un de plus ne fait pas d' peine ,
Un de plus ne fait pas d' mal.

J'ai terminé mon antienne ;
Gare messieurs du journal !
Mais à leur grand tribunal
Qu'elle déplaise ou convienne ,
C'est égal ;
Un journal ne fait pas d' peine ;
Un journal ne fait pas d' mal.





LE DÉLIRE BACHIQUE.

AIR Pomm's de reinettes, pomm's d'api.



QUAND ON est mort, c'est pour long-tems,
Dit un vieil adage

Fort sage,
Employons donc bien nos instans,
Et contens,
Narguons la faux du Tems.

De la tristesse,
Fuyons l'écueil;
Évitons l'œil
De l'austère Sagesse.
De sa jeunesse
Qui jouit bien,
Dans sa vieillesse
Ne regrettera rien.
Si tous les sots,

Dont les sanglots ,
 Mal à propos ,
 Ont éteint l'existence ,
 Redevenaient
 Ce qu'ils étaient ,
 Dieu sait , je pense ,
 Comme ils s'en donneraient !
 Quand on est mort , c'est pour long-tems , etc.

Pressés d'éclore ,
 Que nos désirs ,
 Que nos plaisirs
 Naissent avec l'aurore ;
 Quand Phébus dore
 Notre réduit ,
 Chantons encore ,
 Chantons quand vient la nuit ;
 Des joyeux sons
 De nos chansons
 Etourdissons
 La ville et la campagne ,
 Et que , moussant
 A notre accent ,
 Le gai Champagne
 Répète en jaillissant :
 Quand on est mort , c'est pour long-tems , etc.

Jamais de gêne ,
 Jamais de soin ;
 Est-il besoin
 De prendre tant de peine ,
 Pour que la haine ,
 Lançant ses traits ,
 Tout à coup vienne
 Détruire nos succès ?
 Qu'un jour mon nom
 De son renom
 Remplisse ou non
 Le temple de mémoire ,
 J'ai la gaieté ,
 J'ai la santé ,
 Qui vaut la gloire
 De l'immortalité.

Quand on est mort, c'est pour long-tems, etc.

Est-il monarque
 Dont les bienfaits ,
 Dont les hauts faits
 Aient désarmé la Parque ?
 Le souci marque
 Leur moindre jour ,
 Et puis la barque
 Les emporte à leur tour .
 Je n'ai pas d'or ,

Mais un trésor
 Plus cher encor
 Me console et m'enivre ;
 J'aime, je bois,
 Je plais parfois ;
 Qui sait bien vivre
 Est au-dessus des rois.

Quand on est mort, c'est pour long-tems, etc.

Au lit, à table,
 Aimons, rions,
 Puis envoyons
 Les affaires au diable.
 Juge implacable,
 Sot chicaneur,
 Juif intraitable,
 Respectez mon bonheur.
 Je suis, ma foi,
 De mince aloi ;
 Épargnez-moi
 Votre griffe funeste...
 Sans vous, hélas !
 N'aurai-je pas
 Du tems de reste
 Pour me damner là-bas ?

Quand on est mort, c'est pour long-tems, etc.

Quand le tonnerre
 Vient en éclats ,
 De son fracas
 Épouvanter la terre ,
 De sa colère ,
 Qu'alors pour nous
 Le choc du verre
 Amortisse les coups.
 Bouchons , volez !
 Flacons , coulez !
 Puveurs , sablez !
 Un dieu sert les ivrognes.
 Au sein de l'air,
 Que notre œil fier,
 Nos rouges trognes
 F'assent pâlir l'éclair.

Quand on est mort, c'est pour long-tems, etc.

De la guinguette
 Jusqu'au boudoir,
 Matin et soir
 Circulons en goguette.
 Guerre aux grisettes ,
 Guerre aux jaloux ,
 Guerre aux coquettes ,
 Surtout guerre aux époux.

Sur vingt tendrons ,
 Bien frais , bien ronds ,
 En francs lurons ,
 Faisons raffe à toute heure ;
 Puisqu'aussi bien ,
 Sage ou vaurien ,
 Il faut qu'on meure ,
 Ne nous refusons rien .

Quand on est mort , c'est pour long-tems ,
 Dit un vieil adage
 Fort sage ,
 Employons donc bien nos instans ,
 Et contens ,
 Narguons la faux du Tems .





CONFESSION

AUX PRÊTRES DE MOMUS.

Ronde chantée aux Soupers de Momus, le 5 juin 1815.

AIR : J'ons un curé patriote.



LE PÉNITENT.

DANS ce temple respectable ,
Frères, qui m'admettez tous ,
Reconnaissez un coupable
Qui ne saurait être absous.
J'ai fait l'horrible serment
De vivre et mourir gaïment.

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent ,
Car nous en faisons tous autant.

LE PÉNITENT.

Mais de plus je me confesse ,
 Sans scrupule et sans regret ,
 De me montrer à la messe
 Moins souvent qu'au cabaret ;
 D'entonner bien plus souvent
 La chanson que le plain-chant.

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent,
 Car nous en faisons tous autant.

LE PÉNITENT.

Quand je vois une fillette ,
 Soudain mon cœur fait tic-tac...
 Pour peu qu'elle soit bien faite ,
 Ma tête se monte , et crac ,
 Chaque route qu'elle prend ,
 Je l'enfile adroitement.

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent,
 Car nous en faisons tous autant.

LE PÉNITENT.

Si je rencontre une femme
 Délaissée à ses ennuis,
 Maudissant au fond de l'âme
 Et ses devoirs et ses nuits;
 Supplanter le délinquant,
 Me paraît toujours piquant.

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent,
 Car nous en faisons tous autant.

LE PÉNITENT.

Partisan de la paresse,
 Ami de l'oisiveté,
 Quelque besoin qui me presse,
 Je chante avec volupté :
 « Travailler est assommant,
 « Et ne rien faire est charmant. »

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent,
 Car nous en faisons tous autant.

LE PÉNITENT.

Lorsque , par hasard , je joue
La bouillotte ou le boston ,
Toute laide , je l'avoue ,
Que soit cette passion ,
J'aime mieux être , en partant ,
Le gagnant que le perdant .

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent ,
Car nous en faisons tous autant .

LE PÉNITENT.

Qu'autour d'une large table
Que surchargent cent flacons ,
J'entende une troupe aimable
S'écrier : « Trinquons ! trinquons ! »
De tous les verres je prends
Les plus pleins et les plus grands .

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent ,
Car nous en faisons tous autant .

LE PÉNITENT.

J'ai des dettes , que j'espère
En aucun tems ne nier ;
Mais toujours prompt à les faire ,
Je suis lent à les payer ;
Et lorsque j'ai de l'argent ,
Je les oublie en mangeant.

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent ,
Car nous en faisons tous autant.

LE PÉNITENT.

Qu'un bon vivant me convie
Pour un banquet de gourmand ;
Qu'à la même heure on me prie
D'être d'un enterrement ,
Je lâche le plus souvent
Le mort pour le bon vivant.

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent ,
Car nous en faisons tous autant.

LE PÉNITENT.

En un mot, mon plus grand vice,
Frères, c'est la vanité;
Quelque vers que j'écrivisse,
J'ai sans cesse répété :
Des neuf Sœurs, heureux amant,
Je fais maint couplet charmant.

LES PRÊTRES.

Absolvons (*ter*) ce pénitent,
Car nous en faisons tous autant ¹.

¹ Ce dernier couplet embarrassa d'abord les convives des Soupers de Momus; mais bientôt leur modestie leur inspira l'idée de changer le dernier vers, et ils chantèrent en chœur :

Condamnons (*ter*) le pénitent,
Car nous n'en faisons pas autant





LA MANIÈRE
DE VIVRE CENT ANS.



i de votre vie ,
Joyeux Troubadours ,
Vous avez l'envie
D'étendre le cours ,
Écoutez les sons
De ma lyre sexagénaire ;
Prêcher en chansons
Est ma fantaisie ordinaire.
Daignez donc vous taire
Pour quelques instans :
Voici la manière
De vivre cent ans.

S'endormir à l'heure
Où le jour s'enfuit ;

Quitter sa demeure
 Dès que le jour luit ;
 Au loin de ses pas
 Porter la marche irrégulière ;
 Pour chaque repas
 Nouvelle course auxiliaire ;
 Et l'année entière
 Même passe-tems ,
 Voilà la manière
 De vivre cent ans.

Fier, sur une tonne ,
 Narguer le chagrin ;
 Prévoir, quand il tonne ,
 Un ciel plus serein ;
 Se montrer soumis
 Aux coups du sort parfois sévère ;
 Tendre à ses amis
 Sa bourse , sa main et son verre ;
 Suivre la bannière
 De Roger-Bontems ,
 Voilà la manière
 De vivre cent ans

Des beautés factices
 Redouter l'accueil ,

De leurs artifices
 Éviter l'écueil;
 Sauver sa gaité
 Des flots de la gent chicanière;
 De la Faculté
 Fuir la doctrine meurtrière;
 Ne faire la guerre
 Qu'aux cerfs haletans,
 Voilà la manière
 De vivre cent ans.

Toujours honnête homme,
 Marcher hardiment;
 Toujours économe,
 Jouir sobrement;
 Être par accès
 Des neuf Sœurs heureux tributaire;
 Puis, avec succès,
 Volant du Parnasse à Cythère,
 A rimer et plaire
 Consacrer son tems,
 Voilà la manière
 De vivre cent ans.

Lorsque du jeune âge
 L'on sent fuir l'ardeur,

Dans un doux ménage
 Chercher le bonheur ;
 Au gré de ses vœux
 Voir bientôt son épouse mère ,
 Toujours plus heureux ,
 Au bout de dix ans se voir père
 D'une pépinière
 D'enfans bien portans ,
 Voilà la manière
 De vivre cent ans.

Du gai Vaudeville ,
 Fidèles troupeaux ,
 Parcourir la ville
 Au son des pipeaux ;
 Convives grivois ,
 Chaque mois faire bonne chère ,
 Serrer chaque mois
 Les nœuds d'une amitié si chère ,
 Se revoir, se plaire ,
 Se quitter contens ,
 Voilà la manière
 De vivre cent ans.

Faut-il par l'exemple
 Vous convaincre tous ?

J'en vois dans ce temple
 Un bien doux pour nous.
 Regardez Laujon ,
 L'honneur de notre sanctuaire ;
 Fils d'Anacréon ,
 Il boit et chante octogénaire ;
 Toute sa carrière
 Fut un long printemps :
 Voilà la manière
 De vivre cent ans.





LE SANS-SOUCI,
ou
MA PROFESSION DE FOI.

AIR : Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi ?



UN refrain dont le vulgaire
A bercé mes premiers ans,
Sous mes doigts reconnaisans,
Va renaître à la lumière.

Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi,
Qu'on me nomme plagiaire ?

Eh ! qu'est-c' qu' ça me fait à moi,
Quand je chante et quand je boi ?

Tout refrain qui mène à boire,
(N'en déplaie aux buveurs d'eau)
Paraîtra toujours nouveau,
Fût-il vieux comme l'histoire.

Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi ,
Qu'un autre en ait eu la gloire ?

Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi ,
Quand je chante et quand je boi ?

Que l'on trouve fort étrange
Que je ne maigrisse point ,
Qu'on raille mon embonpoint
Et l'appétit dont je mange...

Et qu'est-c' qu' ça m' fait à moi ?
C'est ma santé qui me venge.

Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi ,
Quand je chante et quand je boi ?

Qu'un objet tout adorable
Me jure éternel amour ,
Et me délaisse un beau jour
Pour un amant plus aimable...

Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi ?
De ses bras je passe à table.

Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi ,
Quand je chante et quand je boi ?

Qu'un savant s'épuise en veilles ,
Pour savoir par quel secret ,
Du soleil l'heureux effet
Enfante autant de merveilles...

Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi ,
Pourvu qu'il dore mes treilles ?

Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi ,
Quand je chante et quand je boi ?

De Tufière second tome ,
Que l'épais et sot Mondor
Marche sur des tissus d'or ,
Et sous les lambris d'un dôme...

Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi ,
Ou la pourpre ou l'humble chaume ?

Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi ,
Quand je chante et quand je boi ?

Après mainte et mainte entrave ,
Livrée au grand tribunal ,
Que ma pièce , au jour fatal ,
Éprouve un choc assez grave...

Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi ?
J'en ai d'autres dans ma cave.

Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi ,
Quand je chante et quand je boi ?

Celui-ci , du vin de Beaune ,
Vante le goût délicat :
Celui-là veut du Muscat ;
C'est l'Aï qu'un autre prône...

Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi ,
Qu'il soit rouge , ou blanc ou jaune ?

Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi ,
Quand je chante et quand je boi ?

En whisky qu'un jour Gros-Pierre ,
Voulant narguer les passans ,
Quitte , pour être dedans ,
La place qu'il eut derrière...

Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi ?
Il la reprendra , j'espère.

Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi ,
Quand je chante et quand je boi ?

Qu'un marin , dans l'espérance
D'un grand nom , d'un grand butin ,
Entreprenne un beau matin
Le tour de ce globe immense...

Et qu'est-c' qu' ça m' fait à moi ?
J'en ai deux en ma puissance.

Et qu'est-c' qu' ça m' fait à moi ,
Quand je chante et quand je boi ?

Qu'un journal , quand j'ose écrire
Un couplet contre l'ennui ,
Le croyant fait contre lui ,
Le lendemain me déchire...

Eh ! qu'est c' qu' ça m' fait à moi ,
Si ma chanson vous fait rire ?

Eh ! qu'est-c' qu' ça m' fait à moi ,
Quand je chante et quand je boi ?





SUR LA MORT DE SCARRON.

La gaité qu'à ses maux il opposa toujours ,
Ne peut se comparer qu'à celle qu'il inspire ;
Et la Parque étonnée , en terminant ses jours ,
A vu sa dernière heure et son dernier sourire.





LA TREILLE DE SINCÉRITÉ.

AIR nouveau.



Nous n'avons plus cette merveille,
Ce phénomène regretté,
La treille
De sincérité.

Cette treille miraculeuse
Dont la vertu tient du roman,
Passa long-tems pour fabuleuse
Chez le Gascon et le Normand;
Mais des garans très authentiques
Ont lu, dans un savant bouquin,
Que son raisin, des plus antiques,
Existait sous le roi Pepin..

Nous n'avons plus, etc.

Un docteur qui faisait parade
De son infaillibilité,
Allant visiter un malade,
Vit le raisin et fut tenté.
Puis de son homme ouvrant la porte,
Et le trouvant sans pouls ni voix :
« C'est, dit-il, (le diable m'emporte!)
« Le trentième depuis un mois. »

Nous n'avons plus, etc.

Un auteur, sous son frais ombrage,
Lisant un poème fort beau,
A chaque feuille de l'ouvrage,
S'humectait d'un raisin nouveau.
« Ça, lui dit-on, un tel poème
« Vous a coûté six mois et plus?...
— « Non, reprit-il à l'instant même...
« Il m'a coûté cinquante écus. »

Nous n'avons plus, etc.

Sous la treille un petit Pompée,
Criait aux badauds étonnés :
« Dans ma vie, ah ! quels coups d'épée,
« Quels coups de sabre j'ai donnés !
« Quels coups de fusil ! quels coups... » Zeste,
Il mord la grappe là-dessus,

Et poursuit, d'un air plus modeste :
« Quels coups de bâton j'ai reçus ! »

Nous n'avons plus, etc.

Au moment de donner la vie
A l'héritier de son époux,
Une jeune femme eut envie
De ce raisin si beau, si doux !...
Et le pauvre homme ayant pour elle
Cueilli le fruit qu'elle happa :
« Que mon cousin, lui dit la belle,
« Sera content d'être papa ! »

Nous n'avons plus, etc.

Un curé, que le saint bréviaire,
Amusait moins que le bon vin,
S'avisa de monter en chaire
Plein du jus du fatal raisin.
« Frères, dit-il à l'auditoire,
« Malgré tout ce que je vous dis,
« Je sais aimer, chanter et boire,
« Et je fais gras les vendredis... »

Nous n'avons plus, etc.

Mais, hélas ! par l'ordre du prince,
Ce raisin justement vanté,

Un jour du fond de sa province ,
 Près du trône fut transplanté.
 « Pauvre treille , autrefois si belle ,
 « Que venais-tu faire à la cour ? »
 L'air en fut si malsain pour elle ,
 Qu'elle y mourut le premier jour.

Nous n'avons plus cette merveille ,
 Ce phénomène regretté ,
 La treille
 De sincérité.





LE CÉLIBATAIRE.

AIR : Tout le long de la rivière.



JEUNES gens, qui, sans raisonner,
N'aspirez qu'à vous enchaîner,
Suivez votre amoureuse envie ;
Mais, voulant jouir de la vie,
Moi, messieurs, j'ai toujours chanté :
« Pas de bonheur sans liberté. »
Ce que j'en dis, n'est pas que je vous blâme ;
Car j'aime beaucoup que l'on prenne une femme ,
Car j'aime que l'on prenne une femme.

Votre moitié sans doute aura
Grâces, vertus, *et cætera* ;
Mais si vous découvrez qu'une autre
En a plus encor que la vôtre ,
Certain regret va vous saisir...
Garçon , je puis toujours choisir...
Ce que j'en dis, n'est pas que je vous blâme ;

Car j'aime beaucoup que l'on prenne une femme ,
Car j'aime que l'on prenne une femme .

Vous jurerez d'aimer toujours
Ces traits charmans, ces doux contours...
Mais leur fraîcheur, leur grâce extrêmes
Pourront bien n'être plus les mêmes,
A leur soixantième printemps :
Ma maîtresse à toujours seize ans...
Ce que j'en dis, n'est pas que je vous blâme ;
Car j'aime beaucoup que l'on prenne une femme ,
Car j'aime que l'on prenne une femme .

Vos dames seront des moutons ;
Cependant donnez-vous les tons
De ne rentrer qu'avec l'aurore ,
Le tendre agneau qui vous adore ,
Boudera, grondera, criera.
Moi, mon chien me caressera...
Ce que j'en dis, n'est pas que je vous blâme ;
Car j'aime beaucoup que l'on prenne une femme ,
Car j'aime que l'on prenne une femme .

De vos feux, par un court trajet ,
Quittez le légitime objet...
Voilà qu'une fièvre jalouse

Vient, loin de votre chère épouse,
 Tourmenter vos jours et vos nuits;
 Ma femme est partout où je suis..
 Ce que j'en dis, n'est pas que je vous blâme;
 Car j'aime beaucoup que l'on prenne une femme,
 Car j'aime que l'on prenne une femme.

Un jeune tendron vous séduit;
 Chez lui le désir vous conduit.
 Mais, s'il apprend que l'hyménée
 Enchaîne votre destinée,
 Son cœur pour vous devient glaçon;
 Et la fille est pour le garçon..
 Ce que j'en dis, n'est pas que je vous blâme;
 Car j'aime beaucoup que l'on prenne une femme,
 Car j'aime que l'on prenne une femme.

Conduisez-vous madame au bal?
 N'en déplaise au nœud conjugal,
 Il faut, de peur du ridicule,
 Souffrir que votre effet circule..
 Le bon ton vous en fait la loi.
 Elle est à Pierre, à Paul, à moi..
 Ce que j'en dis, n'est pas que je vous blâme;
 Car j'aime beaucoup que l'on prenne une femme,
 Car j'aime que l'on prenne une femme.

Enfin , le premier feu passé ,
 L'un de l'autre bientôt lassé ,
 Pour couronner gaîment l'affaire ,
 On finit , messieurs , par vous faire...
 Mais je vous vois déjà trembler !
 De quoi vais-je aussi me mêler ?
 Ce que j'en dis , n'est pas que je vous blâme ;
 Car j'aime beaucoup que l'on prenne une femme ,
 Car j'aime que l'on prenne une femme.





LE FRANC VAURIEN.

HISTORIETTE.

AIR : Pon , pon , pon , petit patapon ,
ou : Il était un p'tit moine.



JE vins jadis au monde ,
En carnaval ,
Après un bal ,
La face rubiconde ,
Comme un verre de vin
Tout plein , } *Bis.*
Comme un verre de vin . }

« A boire ! à boire ! à boire ! »
Fut aussitôt
Mon premier mot ;
Et d'un vase d'ivoire ,

Avec transport je bus
 Le jus,
 Avec transport je bus.

Mais le lait, un peu fade,
 Me pâissant
 Et me glaçant,
 On rendit le malade,
 Avec du Clos-Vougeot,
 Rougeot,
 Avec du Clos-Vougeot.

Je fus par ma famille,
 Choyé, fêté,
 Flatté, gâté;
 Et Vert-Vert, sous la grille,
 Jurait bien moins que moi,
 Ma foi,
 Jurait bien moins que moi.

Quand j'avais dans l'armoire
 Volé biscuits,
 Bonbons ou fruits,
 Après cette victoire,
 Qu'il était triomphant,
 Fanfan !
 Qu'il était triomphant !

Bien loin de me réduire ,
 Instituteurs ,
 Pédans , rhéteurs ,
 Perdirent , à m'instruire ,
 Leur latin et leur grec
 Avec ,
 Leur latin et leur grec.

J'avais dix ans à peine ,
 Que de Babet ,
 Qui nous servait ,
 Ma main , déjà mondaine ,
 Fit sauter le mouchoir
 Pour voir...
 Fit sauter le mouchoir.

Sur la machine ronde ,
 Libre à quinze ans
 Et sans parens ,
 Je fis le tour du monde ,
 Et toujours en chantant ,
 Sautant ,
 Et toujours en chantant.

Sans avoir dans ma caisse
 Un sou comptant ,

J'étais content ;
 Et je riais sans cesse
 De mon besoin urgent
 D'argent ,
 De mon besoin d'argent .

Aux femmes sûr de plaire ,
 Tant j'avais bien
 L'air d'un vaurien ;
 J'ai souvent su leur faire
 Oublier leurs maris
 Chéris ,
 Oublier leurs maris .

Une vieille duchesse
 De moi s'éprit ;
 Elle me prit ,
 Appuyant sa tendresse
 De trois cent mille francs ,
 Bien francs ,
 De trois cent mille francs .

Mais ayant plus d'usage
 De dépenser
 Que de penser ,
 La fortune volage

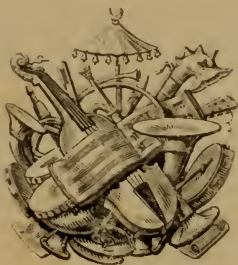
S'achappa de ma main
 Grand train,
 S'échappa de ma main.

La roulette maudite
 Sembla d'abord
 Changer mon sort,
 Puis me renvoya vite,
 Comme j'étais venu,
 Tout nu,
 Comme j'étais venu.

Alors commis, corsaire,
 Soldat, abbé,
 Auteur tombé,
 Je me mis à tout faire,
 Et ne fis jamais rien
 De bien,
 Et ne fis jamais rien.

Malgré ma quarantaine,
 Encor courant,
 Sans cesse errant,
 De ma vie incertaine,
 J'attends le dénouement
 Gaîment,
 J'attends le dénouement.

Mais toujours, quoiqu'on fronde,
 Je chanterai,
 Rirai, boirai,
 Tout prêt à dire au monde,
 Demain, s'il plaît à Dieu,
 Adieu,
 Demain, s'il plaît à Dieu.





VERSE ENCOR.

Air nouveau.



VERSE ENCOR,
Encor, encor, encor,

Encor un rouge-bord,
Dieu joufflu de la treille !

Verse encor,
Encor, encor, encor !...
Par toi tout se réveille,
Et sans toi tout est mort.

Toi, qui déplorant
Les misères humaines,
Vas partout jurant
Et te désespérant,
Pourquoi fulminer ?
Moi, pour guérir mes peines,
Au lieu de tonner,
J'aime mieux entonner :
Verse encor, etc.

Si, toujours heureux ,
 Alcide a tant su faire
 D'exploits amoureux
 Et d'exploits valeureux ,
 C'est que , chaque fois
 Qu'il partait pour la guerre ,
 Sa tonnante voix
 Disait, d'un ton grivois :
 Verse encor, etc.

Amant qui toujours
 De soupirs et d'alarmes ,
 Attristes le cours
 De tes sottes amours ,
 Répands loin de moi
 Tes longs torrens de larmes ;
 Nous avons, ma foi ,
 Bien assez d'eau sans toi...
 Verse encor, etc.

A quoi bon ce gros ,
 Ce lourd dictionnaire ,
 Que mal à propos
 Surchargent tant de mots ?
 N'eût-il pas suffi
 Au bonheur de la terre ,

D'en avoir un qui
Contint ces seuls mots-ci :

Verse encor, etc.

Je tiens pour certain
Que notre premier homme
Eût, d'un tour de main,
Sauvé le genre humain,
Si ce bon Adam,
Mettant, au lieu de pomme,
Un broc sous sa dent,
Eût dit en le vidant :

Verse encor, etc.

Pourquoi, Tures damnés,
Par un décret céleste,
Êtes-vous tous nés
A rôtir condamnés?
C'est que, réduits tous
Au sorbet indigeste,
Aucun d'entre vous
Ne peut dire avec nous :

Verse encor, etc.

Du sort inhumain
Suivant l'arrêt sévère,

Puisqu'hélas ! ta main ,
 Peut-être dès demain
 Ne versera plus
 Dans mon sein ni mon verre ,
 Bienfaisant Bacchus ,
 Ton ivresse et ton jus ,

Verse encor ,
 Encor, encor, encor !
 Encor un rouge-bord ,
 Dieu joufflu de la treille !

Verse encor
 Encor, encor, encor !...
 Par toi tout se réveille ,
 Et sans toi tout est mort.





CADET BUTEUX ÉPICURIEN,
OU
L'ÉPICURÉISME DES PORCHERONS.

AIR : L'aut' jour à Fanchon, j' dis : ma fille.



ON m'a dit qu'au rocher d' Cancale,
L's Épicuriens mangiont, buviont
Et chantiont;
Puisque j' somm' un tas d' bouff' la balle,
Dans ces Porch'rons
Si fameux en lurons,
Au *Pied d' Cochon* d'main j' les installe...
Oui, nom d'un chien!
J' veux t'être Épicurien.

Comme président d' l'assemblée,
Que d' vin j'allons m' couler, pour l' coup,
Par le cou!

Dix-huit brocs y pass'ront d'emblée ;

Et le lend'main ,

Un reste d' verre en main ,

On me r'lèv'ra dans mon allée...

Car, nom d'un chien !

J' veux t'être Épicurien.

Moi, qui ne r'fuse point l' service ,

Drès qu'il s'agit de s'étouffer

A bouffer,

J' f'rons si ben, que d' chaqu' sarvice

J'aval'rons tout ,

Jusqu'au dernier ragoût ;

L'eau chaude¹ après f'ra son office...

Car, nom d'un chien !

J' veux t'être Épicurien.

A fille qui m' paraîtra fraîche ,

J' dirons galamment : Parl' done, toi ;

Veux-tu d' moi ?

C'est oui z'ou non , faut qu'on s' dépêche ;

J' n'avons pas l' temps .

De droguer trent'-six ans...

J'en aurons d'aut' , si t'es trop r'vêche...

¹ Le thé.

Car, nom d'un chien !
J' veux t'être Épicurien.

Quand, pour l' plaisir, j' quitt' rons l' ouvrage,
Si ma femm' s'avise d' bouter
Ou d' gronder,
Enn'mi d' la moue et du tapage ,
A coups d' bâton
J' l'y rabattons le ton ,
Pour lui prouver qu' dans mon ménage
J' veux, nom d'un chien !
J' veux t'être Épicurien.

Gn'a plus qu' la chanson qui m' tourmente ;
Car un poète et Cadet Buteux
Ça fait deux...
Mais, pour deux sous, j'en aurons trente ,
Si j' vas sur l' quai
D' Voltaire ou d' Malaquai...
Ça s'rait quat' sous, faut qu' je m' contente ,
Vu qu' nom d'un chien !
J' veux t'être Épicurien.

Bref, gn'aura pas d' lurons que j' n' hante ,
Point d' cabar'tiers qu' matin et soir
J' n'allions voir,

Point d' bambocheuse qu' je n' fréquente ,
 D' nuits qu' je n' rompons
 Ou réverbèr' ou lampions ,
 Point de complainte , enfin , qu' je n' chante ;
 Car, nom d'un chien !
 J' veux t'être Épicurien.





LE POUR ET LE CONTRE.

AIR : Ah ! le bel oiseau , maman !



MOURONS , mes amis , mourons !

Dans la vie

Tout ennuie ;

Mourons , mes amis , mourrons

Le plus tôt que nous pourrons.

Venir au monde tout nu ,

Rêver ou fortune ou gloire ,

Partir comme on est venu ,

Voilà toute notre histoire...

Mourons , etc.

Cependant , bon appétit ,

Bonne cave , bonne chère ,

Bonne fortune et bon lit ,

Ne se trouvent que sur terre...

Vivons, mes amis, vivons !

Fuir la vie,

C'est folie ;

Vivons, mes amis, vivons

Deux cents ans, si nous pouvons.

Mais la vie est un jardin

Où l'homme, épris d'une rose,

N'y peut toucher, que soudain

Un peu de sang ne l'arrose.

Mourons, etc.

Mais hélas ! si nous mourons,

De vingt minois plein de charmes,

Les yeux que nous adorons

Vont s'éteindre dans les larmes...

Vivons, etc.

Mais, si nous vivons, hélas !

Nous risquons de voir nos belles,

Tôt ou tard en d'autres bras

Porter leurs flammes fidèles...

Mourons, etc.

Eh quoi ! mourir dans leurs fers !

Elles seraient trop contentes...

Et croyons-nous aux enfers
En trouver de plus constantes ?
Vivons, etc.

Là-bas pourtant nous verrions
Les Racines, les Molières,
Les Panards, les Crébillons,
Qu'ici nous ne voyons guères...
Mourons, etc.

Ce parti, fort bon d'ailleurs,
N'est pourtant pas des plus sages...
Nous verrions ces grands auteurs;
Mais verrions-nous leurs ouvrages ?
Vivons, etc.

Mais un maudit charlatan,
Suivant la mode commune,
Peut, avant qu'il soit un an,
Nous tuer dix fois pour une...
Mourons, etc.

Mais au ténébreux manoir,
Quand, par miracle, on échappe,
Il est si doux de revoir
L'épi, la rose et la grappe !
Vivons, etc.

Mais ces trésors de nos champs ,
 Jusques au plus faible arbuste ,
 Fleurissent pour les méchans ,
 Aussi bien que pour le juste .
 Mourons , etc.

Mais puisqu'à tous ces abus
 Le ciel opposa sur terre
 Le champagne et les vertus ,
 Les talens et le madère ,
 Vivons , etc.

Deux cents ans sont un peu longs :
 A cet âge rien ne tente...
 Mais sitôt que nous aurons
 De cent vingt-cinq à cent trente...

Mourons , mes amis , mourons ,
 Dans la vie
 Tout ennuie ;
 Mourons , mes amis , mourons
 Le plus tard que nous pourrons .





L'ÉPICURIEN ENTRE DEUX AGES.

AIR : Tonton , tonton , tontaine , tonton .



'EN est donc fait ! j'ai des folies
Passé la trop courte saison ,

A moi (*bis*) , carafe et raison !
Mais je veux , aux femmes jolies ,
Boire au moins un dernier flacon ;
A moi , bouteille et chanson !

L'âge m'arrachant aux grisettes ,
M'unit à dame du grand ton ,
A moi (*bis*) , carafe et raison !
Mais j'étais prisonnier pour dettes ,
L'hymen a payé ma rançon ;
A moi , bouteille et chanson !

Voilà que ma petite Estelle
 Vient me répéter sa leçon,
 A moi (*bis*), carafe et raison !
 J'entends sa mère qui l'appelle ;
 Je vois entrer un bon garçon ;
 A moi, bouteille et chanson !

Une place des plus flatteuses
 Me vaut des ennuis à foison,
 A moi (*bis*), carafe et raison !
 Mais d'aimables sollicitueuses
 Le matin cernent ma maison ;
 A moi, bouteille et chanson !

Hai ! hai ! hai ! la goutte ennemie
 Vient m'ordonner l'eau pour boisson :
 A moi (*bis*), carafe et raison !
 La voilà, je crois, endormie...
 Adieu, tisane ; adieu, poison ;
 A moi, bouteille et chanson !

L'heure à mon poste me rappelle,
 Il faut regagner ma prison,
 A moi (*bis*), carafe et raison !

Mais, en route, un ami fidèle
M'invite à monter chez Grignon,
A moi, bouteille et chanson !

Sur moi pourtant prompt à descendre,
L'hiver déjà me rend grison,
A moi (*bis*), carafe et raison !
Que dis-je ? ah ! plutôt pour défendre
Mes sens de son triste frisson,
A moi, bouteille et chanson !

Gilbert fut vieux dans sa jeunesse,
Pour avoir dit, nouveau Caton :
A moi (*bis*), carafe et raison !
Laujon fut jeune en sa vieillesse,
Pour avoir dit, nouveau Piron :
A moi, bouteille et chanson !

Tristes pédans que rien n'enivre,
Chantez d'un débile poumon :
A moi (*bis*), carafe et raison !
Moi, je chante, ne pouvant vivre
Sans un glouglou, sans un flonflon :
A moi, bouteille et chanson !

A quatre-vingt-dix ans, peut-être,
J'entonnerai cette oraison :

A moi (*bis*), carafe et raison !
Jusque-là, Bacchus, sois mon maître ,
Et toi, Momus, mon échanton...

A moi, bouteille et chanson !





LE DINER D'ÉTIQUETTE.

AIR : Eh ! gai , gai , gai , mon officier .



Eh ! gai , gai , gai , qu'ils sont joyeux
Les diners d'étiquette !

Eh ! gai , gai , gai , pas de goguette
Où l'on s'amuse mieux .

Lundi , Mondor m'invite ;
Il faut l'habit de cour ,
Et je dépense vite
Mon trimestre en un jour .

Eh ! gai , gai , gai , qu'ils sont joyeux
Les diners d'étiquette !
Eh ! gai , gai , gai , pas de goguette
Où l'on s'amuse mieux .

J'arrive juste à l'heure ;
 Tout le monde est en noir :
 M'imaginant qu'on pleure ,
 Je tire mon mouchoir.

Eh ! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
 Les dîners d'étiquette !
 Eh ! gai, gai, gai, pas de goguette
 Où l'on s'amuse mieux.

Tous ont la langue morte ,
 Le maintien composé...
 Personne, sous la porte ,
 N'est pourtant exposé.

Eh ! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
 Les dîners d'étiquette !
 Eh ! gai, gai, gai, pas de goguette
 Où l'on s'amuse mieux.

Arrive un gros notaire ,
 Puis un maigre avocat ,
 Puis un court commissaire ,
 Puis un long magistrat.

Eh ! gai , gai , gai , qu'ils sont joyeux
 Les diners d'étiquette ?
 Eh ! gai , gai , gai , pas de goguette
 Où l'on s'amuse mieux .

L'un , dans une embrasure ,
 Pour me désennuyer ,
 Me lit la procédure
 De Michel et Reynier .

Eh ! gai , gai , gai , qu'ils sont joyeux
 Les diners d'étiquette !
 Eh ! gai , gai , gai , pas de goguette
 Où l'on s'amuse mieux .

L'autre prend la gazette ,
 Et , politique fin ,
 Me parle de la diète ,
 Lorsque je meurs de faim .

Eh ! gai , gai , gai , qu'ils sont joyeux
 Les dîners d'étiquette !
 Eh ! gai , gai , gai , pas de goguette
 Où l'on s'amuse mieux .

Enfin paraît l'Olive...
On ne sait s'il dira,
Que le potage arrive,
Ou que le mort s'en va.

Eh ! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
Les dîners d'étiquette !
Eh ! gai, gai, gai, pas de goguette
Où l'on s'amuse mieux.

Ivresse délectable !
Tous, d'un air solennel,
S'avancent vers la table,
Comme on marche à l'autel.

Eh ! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
Les dîners d'étiquette !
Eh ! gai, gai, gai, pas de goguette
Où l'on s'amuse mieux.

A sa tristesse étrange,
On croirait quelquefois,
Que chaque invité mange
Pour la dernière fois.

Eh ! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
 Les dîners d'étiquette !
 Eh ! gai, gai, gai, pas de goguette
 Où l'on s'amuse mieux.

Au plat qu'on me présente,
 A peine j'ai goûté,
 Que, trompant mon attente,
 Il fuit, escamoté.

Eh ! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
 Les dîners d'étiquette !
 Eh ! gai, gai, gai, pas de goguette
 Où l'on s'amuse mieux.

Soudain l'hôte se lève,
 Et, qu'on ait soif ou faim,
 Défense qu'on achève
 Son biscuit ni son vin.

Eh ! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
 Les dîners d'étiquette !
 Eh ! gai, gai, gai, pas de goguette
 Où l'on s'amuse mieux.

Le café pris, pour rire,
A quel jeu jouera-t-on ?
L'ivresse et le délire
Réclament un boston.

Eh ! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
Les dîners d'étiquette !
Et ! gai, gai, gai, pas de goguette
Où l'on s'amuse mieux.

Mais bientôt je m'oublie...
Et vole, transporté
De folie en folie
Jusques à l'écarté.

Eh ! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
Les dîners d'étiquette !
Eh ! gai, gai, gai, pas de goguette
Où l'on s'amuse mieux.

Pour prolonger l'orgie,
Du joueur enchanté,
Le verre d'eau rougie
Entretient la gaité.

Eh! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
Les dîners d'étiquette!

Eh! gai, gai, gai, pas de goguette
Où l'on s'amuse mieux.

Dévalisé d'emblée,
Je prends, en enrageant,
Congé de l'assemblée,
Congé de mon argent.

Eh! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
Les dîners d'étiquette!

Eh! gai, gai, gai, pas de goguette
Où l'on s'amuse mieux.

Surpris par une averse,
Sans un denier comptant,
Tandis que l'eau me perce,
Je chante en barbottant :

Eh! gai, gai, gai, qu'ils sont joyeux
Les dîners d'étiquette!

Eh! gai, gai, gai, pas de goguette,
Où l'on s'amuse mieux.



A M. B***,

A QUI L'AUTEUR AVAIT ENVOYÉ SON PORTRAIT.

DANS le simple présent que je te fais ici,
Dût-il ne pas t'offrir les traits de son modèle,
Si tu reconnais un ami,
Je me dirai : mon portrait est fidèle.





LA PHILOSOPHIE
DU PAUVRE DIABLE.

AIR : En revenant au village.



CHACUN me dit, à la ronde ,
Que je suis mal loti
Et mal bâti ;
Mais il faut bien dans ce monde
Prendre enfin son parti.

Je suis pauvre , et n'attends même
Ni place , ni soutien ;
Mais n'ayant rien ,
Je suis sûr que lorsqu'on m'aime ,
Ce n'est pas pour mon bien .

Chacun me dit , à la ronde ,
Que je suis mal loti
Et mal bâti ;

Mais il faut bien dans ce monde
Prendre enfin son parti.

Je suis sot ; mais , dans la vie ,
Si c'était par l'esprit
Qu'on réussît ,
Verrions-nous donc , je vous prie ,
Tant de gens en crédit ?

Chacun me dit , à la ronde ,
Que je suis mal loti
Et mal bâti ;
Mais il faut bien dans ce monde
Prendre enfin son parti.

Je suis borgne ; mais le nombre
Des méchans entassés ,
Des sots pressés ,
Est tel , que , même dans l'ombre ,
Un œil en voit assez.

Chacun me dit , à la ronde ,
Que je suis mal loti
Et mal bâti ;
Mais il faut bien dans ce monde
Prendre enfin son parti.

Je suis bossu ; mais Ésope
 Qui, dit-on, fut si laid,
 Si contrefait,
 Sous sa difforme enveloppe,
 Fit la barbe au mieux fait.

Chacun me dit, à la ronde,
 Que je suis mal loti
 Et mal bâti;
 Mais il faut bien dans ce monde
 Prendre enfin son parti.

Je suis sourd ; mais, sur la terre,
 Tout, pour m'intimider,
 Peut s'accorder ;
 Créanciers, femme, tonnerre,
 Je n'entends rien gronder.

Chacun me dit, à la ronde,
 Que je suis mal loti
 Et mal bâti;
 Mais il faut bien dans ce monde
 Prendre enfin son parti.

Je suis boiteux des deux jambes ;
 Mais combien on en voit,

En maint endroit,
Qui, bien qu'ils soient très ingambes,
N'en marchent pas plus droit?

Chacun me dit, à la ronde,
Que je suis mal loti
Et mal bâti,
Mais il faut bien dans ce monde
Prendre enfin son parti.

Je suis manchot, mais qu'y faire?
Me plaindre de mon sort
Serait un tort...

Un bras, pour remplir mon verre,
N'est-il pas assez fort?

Chacun me dit, à la ronde,
Que je suis mal loti
Et mal bâti;
Mais il faut bien dans ce monde
Prendre enfin son parti.

Si je suis court de stature,
Après sa mort, ma foi,
Le plus grand roi
Ne tiendra pas, je vous jure,
Plus de place que moi.

Chacun me dit, à la ronde ,
 Que je suis mal loti
 Et mal bâti;
 Mais il faut bien dans ce monde
 Prendre enfin son parti.

Ainsi, tous tant que vous êtes ,
 Gens, de la tête aux pieds,
 Estropiés,
 Borgnes, bossus, boiteux, bêtes,
 Riez-en, et criez :

Chacun me dit, à la ronde ,
 Que je suis mal loti
 Et mal bâti;
 Mais il faut bien dans ce monde
 Prendre enfin son parti.





LA CHAISE ET LE FAUTEUIL,

COUPLETS

CHANTÉS A UN BANQUET DONNÉ A L'AUTEUR PAR UNE
SOCIÉTÉ D'ACADÉMICIENS, LE 2 JUILLET 1813.

AIR Un matin que Gros-René.



MEMBRES chers à l'Institut,

Ma soif qui s'apaise
N'ordonne plus que mon luth
Devant vous se taise,
Et je vais chanter l'accueil
Qu'aujourd'hui votre fauteuil
A fait à ma chaise.

Messieurs, croyez que s'il est
Un jour qui me plaise,

Ah ! c'est bien le deux juillet
 De dix-huit cent treize ;
 Puisque vous me permettez
 De m'asseoir à vos côtés
 Sur une humble chaise.

Fils de Pline et Massillon
 Et de Pascal (Blaise),
 De Molière, Crébillon,
 Et de Pergolèse,
 Je suis tout gonflé d'orgueil
 De voir à votre fauteuil
 Se frotter ma chaise.

Pourquoi tant d'honneur à moi,
 Qui, par parenthèse,
 Près de vous ne suis, ma foi,
 Qu'un niais de Falaise ;
 Et qui craignant d'approcher,
 M'assieds, sans oser toucher
 Le bord de ma chaise ?

Je n'ai d'aucunes façons
 Soutenu la thèse ;

Je n'ai fait que des chansons ,
 Dont mainte mauvaise ;
 Je ne tiens pas de bureau ,
 Et ne connais pour barreau
 Que ceux de ma chaise .

Et cependant vous m'offrez
 Gigot à la braise ,
 Perdrix , filets , pois sucrés ,
 Pomme , poire , fraise ;
 Et quand vous m'ouvrez vos bras ,
 En fauteuil n'est-ce donc pas
 Transformer ma chaise ?

Mais , par malheur , tour à tour ,
 La chaire française
 Voit l'un de vous partir pour
 L'ardente fournaise ;
 Car l'inferral souverain
 Ne connaît , quand il a faim ,
 Ni fauteuil ni chaise .

Qu'a donc , Messieurs , le cercueil ,
 Qui si fort vous plaise ?

Chaque jour un nouveau deuil
Sur notre ame pèse.
Sauvez ces pleurs à notre œil...
Ou bien cédez le fauteuil
Au Père La Chaise.





ON NE VIT QU'UNE FOIS.

AIR : Eh ! qu'est-ce qu' ça m' fait à moi.



LOIN de moi, censeur morose ,
Toujours prêt à découvrir

Le regret près du plaisir,
L'épine près de la rose !...

J'aime mieux cette voix
Qui me dit : « Quoiqu'on en glose ,
« Aime , ris , chante et bois ;
« Tu ne vivras qu'une fois. »

La morale en vain nous crie :

« Vivez de privation ,
« Mourez de consommation ,
« Vous aurez une autre vie. »

Je ne cède et ne crois
Qu'à ce cri de la folie :
« Aime , ris , chante et bois ;
« Tu ne vivras qu'une fois. »

Chaque hiver qui, de ses glaces,
 Venant attrister nos yeux,
 Ote à l'amant quelques feux,
 A la beauté quelques grâces,
 Dit à l'homme : « Prévois
 « L'ennui qui suivra mes traces...
 « Aime, ris, chante et bois;
 « Tu ne vivras qu'une fois. »

Contemplez cette pendule,
 Dont l'aiguille, dans son cours,
 Avancant toujours, toujours,
 Jamais, jamais ne recule...
 Son timbre est une voix
 Qui vous dit : « Point de scrupule...
 « Aime, ris, chante et bois;
 « Tu ne vivras qu'une fois. »

Ce vieillard sur sa béquille,
 Avec peine s'appuyant,
 Et qui soupire en voyant
 Passer une jeune fille...
 D'un air encor grivois,
 Semble dire à chaque drille :
 « Aime, ris, chante et bois;
 « Tu ne vivras qu'une fois. »

Voyez-vous cet esculape ,
Dont le docte et vain secours ,
Doit du banquet de vos jours ,
Bientôt enlever la nappe ?

Il vous dit , comme aux rois :
« Avant que chez toi je frappe ,
« Aime , ris , chante et bois ;
« Tu ne vivras qu'une fois. »

Quand les foudres de la guerre ,
A la voix de ces fléaux ,
Follement nommés héros ,
Ont ravagé notre sphère ;
Que disent tant d'exploits
A ce qui reste sur terre ?

« Aime , ris , chante et bois ;
« Tu ne vivras qu'une fois. »

Quand par une grâce insigne ,
A l'homme un dieu bienfaiteur ,
Accorda des sens , un cœur ,
Une compagne , une vigne ,

Il lui dit bien , je crois :
« Mortel , voilà ta consigne...
« Aime , ris , chante et bois ;
« Tu ne vivras qu'une fois. »

Froid pédant, sache donc rire ;
 Garçon, hâte-toi d'aimer ;
 Fillette, apprends à charmer ;
 Toi, secondant mon délire,
 O mon luth ! sous mes doigts,
 Dis à tout ce qui respire :
 « Aime, ris, chante et bois ;
 « Tu ne vivras qu'une fois. »





L'ORIGINAL SANS COPIE.

AIR Bon ! bon ! mariez-vous.



EU, feu
Monsieur Mathieu

Était un singulier homme ;

Feu, feu
Monsieur Mathieu

Était comme
On en voit peu.

Quoique maître d'un grand bien ,
Et de famille fort bonne ,
Il faisait souvent l'aumône ,
Et ne devait jamais rien .

Feu, feu
 Monsieur Mathieu
 Était un singulier homme ;
 Feu, feu
 Monsieur Mathieu
 Était comme
 On en voit peu.

D'un habit de camelot
 Il avait pris la coutume ,
 Prétendant que le costume
 Ne prouve pas ce qu'on vaut.

Feu, feu
 Monsieur Mathieu
 Était un singulier homme ;
 Feu, feu
 Monsieur Mathieu
 Était comme
 On en voit peu.

Au joug de l'hymen soumis,
 On l'a vu du fond de l'ame ,
 Toujours préférer sa femme
 A celles de ses amis.

Feu, feu
 Monsieur Mathieu
 Était un singulier homme ;
 Feu, feu
 Monsieur Mathieu
 Était comme
 On en voit peu.

Enchanté de voir grandir
 Ses trois garçons et sa fille ,
 Il promenait sa famille
 Sans bâiller et sans rougir.

Feu, feu
 Monsieur Mathieu
 Était un singulier homme ;
 Feu, feu
 Monsieur Mathieu
 Était comme
 On en voit peu.

Il bravait avec mépris
 Nos usages et nos modes ,
 Et c'était aux plus commodes
 Que mon sot donnait le prix.

Feu, feu
 Monsieur Mathieu
 Était un singulier homme ;
 Feu, feu
 Monsieur Mathieu
 Était comme
 On en voit peu.

On le vit, lorsque des ans
 Le poids vint courber sa tête ,
 A la *titus* la mieux faite ,
 Préférer ses cheveux blancs.

Feu, feu
 Monsieur Mathieu
 Était un singulier homme ;
 Feu, feu
 Monsieur Mathieu
 Était comme
 On en voit peu.

Il s'avisa de rimer
 Des morceaux dignes d'envie ,
 Et notre auteur, de sa vie ,
 N'osa se faire imprimer.

Feu, feu
 Monsieur Mathieu
 Était un singulier homme ;
 Feu, feu
 Monsieur Mathieu
 Était comme
 On en voit peu.

A la faveur comme au rang ,
 Il croyait que le mérite
 Devait conduire plus vite
 Que l'apostille d'un grand.

Feu, feu
 Monsieur Mathieu
 Était un singulier homme ;
 Feu, feu
 Monsieur Mathieu
 Était comme
 On en voit peu.

Un jour on lui proposa
 Un emploi considérable ,
 Et s'en jugeant incapable ,
 Sans regret il refusa.

Feu, feu
 Monsieur Mathieu
 Était un singulier homme ;
 Feu, feu
 Monsieur Mathieu
 Était comme
 On en voit peu.

Jamais ce fou, s'il en fut ,
 Ne voulut faire antichambre
 Pour obtenir d'être membre
 Du beau corps de l'Institut.

Feu, feu
 Monsieur Mathieu
 Était un singulier homme ;
 Feu, feu
 Monsieur Mathieu
 Était comme
 On en voit peu.

Aux honneurs il fut admis
 Par je ne sais quel miracle ;
 Et jamais, sur le pinacle ,
 Il n'oublia ses amis.

Feu, feu
 Monsieur Mathieu
 Était un singulier homme ;
 Feu, feu
 Monsieur Mathieu
 Était comme
 On en voit peu.

Eh bien ! on le chérissait ;
 Et malgré ses faux systèmes ,
 Il fut pleuré par ceux mêmes
 Que sa mort enrichissait.

Feu, feu
 Monsieur Mathieu
 Était un singulier homme ;
 Feu, feu
 Monsieur Mathieu
 Était comme
 On en voit peu.





LE PREMIER ET LE DERNIER AGE.

AIR de la ronde du Camp de Grandpré.



Si notre premier père
Coula des jours heureux ,

C'est que sur cette terre ,
Il sut borner ses vœux .
Or, la seule manière
De jouir ici bas ,
C'est de ne jamais faire (*bis.*)
Ce qu'Adam n'y fit pas. (*bis.*)

Soumis à l'étiquette ,
Nous voyons chaque jour
L'homme armé d'une brette ,
Aux grands faire sa cour .
Ces visites d'usage
Ne donnent qu'embarras...
Plus libre et bien plus sage ,
Adam n'en faisait pas .

Dans l'ennui qui l'accable ,
 Le riche tour à tour
 Réunit à sa table
 Vingt convives par jour ;
 Et souvent sa ruine
 Suit de près ces repas
 Modeste en sa cuisine ,
 Adam n'invitait pas.

D'une plainte importune
 Fatigant le destin ,
 Pour fixer la fortune
 Et tripler son butin ,
 L'extravagant expose
 Tout son bien sur un as...
 Content de peu de chose ,
 Adam ne jouait pas.

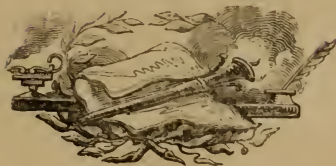
Esclave de nos modes ,
 L'homme porte toujours
 Des habits incommodes ,
 Ou des souliers trop courts.
 Son pantalon le gêne ,
 Il ne peut faire un pas...
 Exempt de cette peine ,
 Adam n'en portait pas.

En se réveillant , l'homme
 Ne serait pas content ,
 S'il ne savait pas comme
 Le Grand-Turc est portant...
 Des journaux , à la ronde ,
 Il parcourt le fatras :
 Se mêlant peu du monde ,
 Adam n'en lisait pas.

L'homme , qui toujours n'aime
 Que ce qui vient de loin ,
 Dans sa manie extrême
 Éprouve le besoin ,
 Le désir invincible
 Des cafés , des tabacs...
 Et si j'en crois la Bible ,
 Adam n'en prenait pas.

L'homme , à sa renommée
 Immolant son repos ,
 Pour un peu de fumée
 Se consume en travaux :
 L'Institut , qu'il assiège ,
 Déjà lui tend les bras...
 Dormant fort bien sans siège ,
 Adam n'en était pas.

Mais j'entends la cabale
 Me dire avec raison :
 « Au rocher de Cancale
 « Tu fis mainte chanson ;
 « Il est tems de te taire...
 « Car, mon cher, tu sauras
 « Qu'Adam ne chantait guère ,
 « Qu'Adam ne rimait pas. »





COUPLETS

POUR L'ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE
M. BOURDOIS, DOCTEUR EN MÉDECINE.

Air du Verre.



HANTONS, célébrons tous en chœur

Le jour qui donna la naissance

A l'ami dont l'art bienfaiteur

De l'homme assure l'existence.

Pour Bourdois, dans ces doux instans,

Quels vœux doivent être les nôtres?

Ah! c'est qu'il vive aussi long-tems

Qu'il sait faire vivre les autres.

Par un effet miraculeux,

Les cliens que Bourdois visite,

Presque morts quand il vient chez eux,

Sont bons vivans quand il les quitte.

C'est que ce riant médecin,
Né dans la saison de la treille,
Sert ses pilules en raisin,
Et ses tisanes en bouteille.

Et comment craindre pour son sort,
Avec un joyeux Esculape
Qui semble défier la mort
Que jamais elle vous attrape?
Offrant, d'un air toujours content,
Vin blanc ou médecine noire,
Qu'on soit malade ou bien portant,
Son premier mot, c'est : *Il faut boire.*

Amis, si Bourdois seul devait
Fournir aux Parques leur pâture,
Le cher trio bientôt aurait
Les dents fort longues, je vous jure.
Ah! puisse-je, comme aujourd'hui,
Passer tous les jours de ma vie,
Puisqu'on ne peut mourir chez lui
Ni de faim ni de maladie!





MA TACTIQUE.

AIR : J'ai vu la meunière.



MIS, pour embellir le cours
De ma vie entière,
Savez-vous quelle fut toujours
Ma seule manière?
D'abord, tacticien savant,
J'ai soin de dire, en me levant :
Chagrins, en arrière !
Plaisirs, en avant !

Après un ample déjeûné,
Affaire première...
Après un succulent dîné,
Suite nécessaire...
Certain minois me captivant,
Le soir, je chante, en m'esquivant :
Comus, en arrière !
Amour, en avant !

Toutes les fois que d'un tendron ,
 Je suis la bannière ,
 Je chante , gardant d'un luron
 L'humeur cavalière :
 « Fi ! d'un amant toujours rêvant ,
 « Toujours de larmes s'abreuvant !...
 « Romance , en arrière !
 « Chanson , en avant ! »

Lorsque ma fauvette , en son vol
 Un peu journalière ,
 Après avoir pour moi fui Paul ,
 Me quitte pour Pierre :
 Tout aussi gai qu'auparavant ,
 Je dis , cédant au gré du vent :
 Regrets , en arrière !
 Désirs , en avant !

Qu'un homme , dont je fus trahi ,
 Soit dans la misère ;
 Mon cœur , qui n'a jamais haï ,
 Prévient sa prière ;
 Et du superflu me privant ,
 Il me voit bien vite arrivant ,
 La plainte en arrière ,
 La bourse en avant.

Accablé de fièvre et d'ennuis ,
 Quand , sur la litière ,
 Au jour à peine , hélas ! je puis
 Ouvrir ma paupière :
 Bacchus , dis-je , d'un ton fervent ,
 Protégera son desservant...
 Frayeur , en arrière !
 Espoir , en avant !

J'use alors d'un remède sain ,
 Et que d'ordinaire ,
 N'ordonne ni le médecin ,
 Ni l'apothicaire...
 C'est de m'écrier , en buvant
 A verre plein , et très souvent :
 Tisane , en arrière !
 Bourgogne , en avant !

A force de recommencer ,
 Quand ma chambrière ,
 De ce julep vient me verser
 La goutte dernière ,
 Loin de pleurer mon ci-devant ,
 Gâiment je chante en l'achevant :
 Bourgogne , en arrière !
 Champagne , en avant !

Si jusqu'ici du noir trio
 La main meurtrière
 N'a pas mis, d'un coup de ciseau,
 Fin à ma carrière,
 C'est que jusqu'ici le bravant,
 J'ai toujours dit en bon vivant :
 Parques, en arrière !
 Momus, en avant !





LA

PETITE FEMME BIEN HEUREUSE,

OU

LES PLAISIRS D'UN BON MÉNAGE.

AIR : Encore un quart'ron, Claudine.



MAIS qu'as-tu donc, Marie,
Qui tout bas t' fait souffrir?
Ta bouch' n'est plus fleurie,
J' vois tes appas maigrir...
Tu n'as pas d' plaisir,
Marie;
Tu n'as pas d' plaisir.

Morgué, ça m' contrarie
D' te voir comm' ça languir;
Mais si l'on nous marie
Suivant notre désir...

Ah ! qu' t' auras d' plaisir,
 Marie,
 Ah ! qu' t' auras d' plaisir !

D'un' belle robe en soirie,
 C' jour-là, j' veux te r'vêtir ;
 Mais d' peur qu'ell' n' soit flétrie,
 N' faut sauter ni courir...

Ah ! qu' t' auras d' plaisir,
 Marie,
 Ah ! qu' t' auras d' plaisir !

Moi, n' boirait-on qu' du Brie,
 J' saurais si bien m' remplir,
 Qu'on m' ramèn'ra, j' parie,
 Ivre à n' pas m' soutenir...

Ah ! qu' t'auras d' plaisir,
 Marie,
 Ah ! qu' t'auras d' plaisir !

D' peur qu' ta mine jolie
 Ne r'vienne à dépérir,
 Je f'rons deux lits, ma mie,
 Pour qu' tu r'pos' à loisir...

Ah ! qu' t'auras d' plaisir,
 Marie,
 Ah ! qu' t' auras d' plaisir !

A la moind' maladie
 Qui viendra te saisir,
 Méd'cine et chirurgie
 Près d' toi vont accourir...
 Ah! qu' t' auras d' plaisir,
 Marie,
 Ah! qu' t' auras d' plaisir!

Aux danses d' la prairie,
 Si j' vons nous divertir,
 Queuq' beau garçon qui t' prie,
 C' n'est qu' moi qu' faudra choisir...
 Ah! qu' t' auras d' plaisir,
 Marie,
 Ah! qu' t' auras d' plaisir!

Si j' ons d's enfans, ma mie,
 Il t' faudra les nourrir;
 L' matin, faire leur bouillie,
 Et l' soir, les endormir...
 Ah! qu' t' auras d' plaisir,
 Marie,
 Ah! qu' t' auras d' plaisir!

A ta fille chérie
 T'apprendras à blanchir,

A fair' la ravaud'rie
A r'passer, à pétrir...

Ah ! qu' t' auras d' plaisir,

Marie,

Ah ! qu' t' auras d' plaisir !

J' verrons, s'lon notre envie,
Not' famille grandir,
Tandis que d' compagnie,
Je nous verrons vieillir...

Ah ! qu' t' auras d' plaisir.

Marie,

Ah ! qu' t' auras d' plaisir !

Bref, s'il t' faut, de c'te vie,
Avant moi déguerpir,
J' n'épargn'rai rien, ma mie,
Pour t' fair' ben ensev'rir...

Ah ! qu' t' auras d' plaisir,

Marie,

Ah ! qu' t' auras d' plaisir !





LES BONS AMIS DE PARIS.

AIR : Il était un p'tit homme.



Ma fortune était mince ;
Mais j'avais un parent
Dont le rang
Annonçait que du prince
Il était bien connu ,
Bien venu...
Chacun me flatte ,
Chacun me fête ,
Chacun me visita...
Qu'ils sont polis !
Qu'ils sont jolis ,
Nos bons amis
D' Paris !

Mais (affreuse disgrâce !)
Par un coup du destin ,

Un matin,
De mon parent en place
La faveur disparut ;
Il mourut !
Chacun défila ,
Chacun détala ,
Chacun me planta là
Qu'ils sont polis !
Qu'ils sont jolis ,
Nos bons amis
D' Paris !

L'acte testamentaire
Qu'avait fait mon parent ,
En mourant ,
Me nommant légataire
D'un large coffre-fort
Rempli d'or,
On me reflatta ,
On me refêta ,
On me revisita...
Qu'ils sont polis !
Qu'ils sont jolis ,
Nos bons amis
D' Paris !

Lancé dans les affaires
 Par l'appât d'un butin
 Incertain,
 Des calculs téméraires
 Ayant réduit à rien
 Tout mon bien,
 On redéfila,
 On redétala,
 On me replanta là...
 Qu'ils sont polis!
 Qu'ils sont jolis,
 Nos bons amis
 D' Paris!

Par pure bonté d'ame,
 La charmante Élixa
 M'épousa.
 Des charmes de ma femme
 Le bruit se répandit,
 S'étendit...
 On me reflatta,
 On me refêta,
 On me revisita...
 Qu'ils sont polis!
 Qu'ils sont jolis,

Nos bons amis
D' Paris !

L'un d'entr'eux qui sans cesse
D'amitiés me comblait ,
M'accablait ,
Un jour de ma princesse
M'enleva les appas ,
Les ducats :
On redéfila ,
On redétala ,
On me replanta là...
Qu'ils sont polis !
Qu'ils sont jolis ,
Nos bons amis
D' Paris !

De mon argenterie
Je fis ressource , et crac ,
Dans un sac ,
Vite à la loterie ,
Le magot fut donné :
Je gagnai...
On me reflatta ,

On me refêta ,
 On me revisita...
 Qu'ils sont polis !
 Qu'ils sont jolis ,
 Nos bons amis
 D' Paris !

Une fièvre soudaine
 M'ayant glacé de son
 Noir frisson ,
 Chez moi l'on vit à peine
 Succéder le docteur
 Au traiteur ,
 Qu'on redéfila ,
 On redétala ,
 On me replanta là...
 Qu'ils sont polis ! ,
 Qu'ils sont jolis ,
 Nos bons amis
 D' Paris !

Malgré soins et prières ,
 La fièvre prévalut ;
 Il fallut

Mettre ordre à mes affaires...

Au bruit du testament ,

Poliment ,

On me reflatta ,

On me refêta ,

On me revisita...

Qu'ils sont polis !

Qu'ils sont jolis ,

Nos bons amis

D' Paris !

Mais comme , sur leur compte

J'ouvrais enfin les yeux

Un peu mieux ,

Aucun d'eux , à sa honte ,

N'étant même héritier

D'un denier ,

On redéfila ,

On redétala ,

On me replanta là...

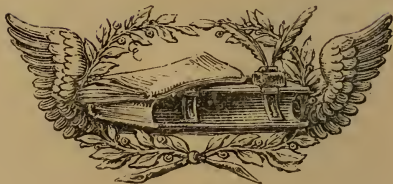
Qu'ils sont polis !

Qu'ils sont jolis ,

Nos bons amis

D' Paris !

Voyant , chez mes ancêtres ,
 Mon voyage remis ,
 J'ai promis
 Qu'après ma mort les prêtres ,
 Devant le trépassé
 Délaissé ,
 Pour tout *oremus* ,
 Pour tout *in manus* ,
 Chanteraient en *chorus* :
 Qu'ils sont polis !
 Qu'ils sont jolis ,
 Nos bons amis
 D' Paris !





LE PRISONNIER POUR DETTES.

AIR : J'arrive à pied de province.



ARGUE des plaisirs que l'homme
Goûte en liberté!...

Moi, d'un monde qui m'assomme,

Je vis écarté;

Et, ma foi, de ma manie

Rira qui voudra...

Vive *Sainte-Pélagie*!...

Je ne sors pas d' là. (bis.)

Combien d'amis dans le monde

Vont vous visiter

(Lorsque chez vous l'or abonde),

Pour vous emprunter!

Chez nous jamais cette envie

Ne les amena...

Vive *Sainte-Pélagie* !...
Je ne sors pas d' là.

Ici, quelque tems qu'il fasse,
Été comme hiver,
Du soleil et de la glace
On est à couvert.
Point de triste comédie,
Jamais d'opéra...
Vive *Sainte-Pélagie* !...
Je ne sors pas d' là.

Voltiger à gauche, à droite,
Ne me convient pas...
Plus la prison est étroite,
Plus elle a d'appas ;
Sitôt qu'elle est élargie,
Le plaisir s'en va...
Vive *Sainte-Pélagie* !...
Je ne sors pas d' là.





LE BAILLEUR ÉTERNEL.

(*Le refrain de chaque couplet doit se chanter en étendant les bras et en bâillant.*)



h ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire ,
Hélas !

Pour s'amuser sur cette terre ?

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire ,
Hélas !

Pour ne point bâiller ici bas ?

Des mortels quel est le rôle ?

Travailler, manger, courir,

Intriguer, vieillir, mourir :

Cela n'est-il pas bien drôle ?

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire ,
Hélas !

Pour s'amuser sur cette terre ?

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire ,
 Hélas !
 Pour ne point bâiller ici bas ?

Du soleil l'éclat ne touche
 Ni mon ame ni mes sens ;
 Voilà déjà si long-tems
 Qu'il se lève et qu'il se couche !...

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire ,
 Hélas !
 Pour s'amuser sur cette terre ?
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire ,
 Hélas !
 Pour ne point bâiller ici bas ?

Dans leur course monotone
 On voit , depuis cinq mille ans ,
 L'été suivre le printems ,
 Et l'hiver suivre l'automne .

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire ,
 Hélas !
 Pour s'amuser sur cette terre ?

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire ,

Hélas !

Pour ne point bâiller ici bas ?

De ma montre qui m'abuse ,
L'aiguille , en son long circuit ,
Me dit comment le tems fuit ,
Jamais comment on l'amuse .

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire ,

Hélas !

Pour s'amuser sur cette terre ?

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire ,

Hélas !

Pour ne point bâiller ici bas ?

J'ai couru tout l'hémisphère
Pour voir où l'on s'amusait ,
Et partout on ne faisait
Que ce que j'avais vu faire .

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire ,

Hélas !

Pour s'amuser sur cette terre ?

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire ,
Hélas !

Pour ne point bâiller ici bas ?

Dans mon ennui détestable ,
Voulant tâter des grandeurs ,
J'ai dîné chez des seigneurs ,
Et j'ai dit , sortant de table :

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire ,
Hélas !

Pour s'amuser sur cette terre ?

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire ,
Hélas !

Pour ne point bâiller ici bas ?

Voulant voir si , lorsqu'on aime ,
La vie offre plus d'appas ,
J'ai fait l'amour ; mais , hélas !
On le fait partout de même .

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire ,
Hélas !

Pour s'amuser sur cette terre ?

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire ,
 Hélas !
 Pour ne point bâiller ici bas ?

Voyant qu'à la fleur de l'âge
 De tout j'étais fatigué ,
 Dans l'espoir d'être plus gai ,
 Je me suis mis en ménage...

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire ,
 Hélas !
 Pour s'amuser sur cette terre ?
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire ,
 Hélas !
 Pour ne point bâiller ici bas ?

Dans le faubourg que j'habite ,
 Séduit par l'occasion ,
 L'Institut et l'Odéon
 Chaque jour ont ma visite...

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire ,
 Hélas !
 Pour s'amuser sur cette terre ?

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire ,
 Hélas !
 Pour ne point bâiller ici bas ?

J'avais cru , vaille que vaille ,
 M'égayer par ces couplets ;
 En les faisant , je bâillais ;
 En vous les chantant , je bâille .

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire ,
 Hélas !
 Pour s'amuser sur cette terre ?
 Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! comment faire ,
 Hélas !
 Pour ne point bâiller ici bas ?





LE RÉFORMÉ

CONTENT DE L'ÊTRE.

AIR : J'ons un curé patriote.



BÉNI soit le prince auguste
Qui nous est enfin rendu !
Béni soit le règne juste
Par lequel j'ai tout perdu !
Prisonnier comme un perclus ,
Je ne m'appartenais plus...
Tout va bien , (*bis.*)
Grâce au ciel , je n'ai plus rien ,
Je n'ai plus rien , je n'ai plus rien .

Par un caprice incroyable
Dont j'enrageais chaque jour ,
Le sort , ou plutôt le diable ,

M'avait fait homme de cour.
 Comme je m'y régalais !
 Ah ! que d'ennui j'avalais !...
 Tout va bien ,
 Grâce au ciel , je n'ai plus rien ,
 Je n'ai plus rien , je n'ai plus rien .

A Pâques (non par ma faute)
 Je fus baron breveté ;
 Ministre à la Pentecôte ,
 Et prince à la Trinité ;
 A la Saint-Martin , ma foi ,
 J'aurais peut-être été roi...
 Tout va bien ,
 Grâce au ciel , je n'ai plus rien ,
 Je n'ai plus rien , je n'ai plus rien .

Tous mes amis de collège ,
 Qui n'étaient point parvenus ,
 Par un bon ton sacrilège ,
 Me devaient être inconnus .
 Maintenant , mes vieux amis ,
 Chez moi vous serez admis...
 Tout va bien ,
 Grâce au ciel , je n'ai plus rien ,
 Je n'ai plus rien , je n'ai plus rien .

O ma voiture coupée ,
 Combien vous m'assoupissiez !
 O mon innocente épée ,
 Combien vous m'embarrassiez !...
 Plumets , manteau de velours .
 Bon Dieu ! que vous étiez lourds !...
 Tout va bien ,
 Grâce au ciel , je n'ai plus rien ,
 Je n'ai plus rien , je n'ai plus rien .

Plus de grands , plus de contrainte ,
 Plus d'honneurs , plus d'embarras ;
 Je puis remuer sans crainte
 Et mes jambes et mes bras ;
 Je puis dîner chez Lison ,
 Je puis souper chez Suzon...
 Tout va bien ,
 Grâce au ciel , je n'ai plus rien ,
 Je n'ai plus rien , je n'ai plus rien .

Réduit à mon nécessaire ,
 Ah ! quel heureux avenir !
 Sans médecin ni notaire ,
 Je me verrai donc finir !
 Et lorsqu'on m'entertera ,
 Aucun parent ne rira...

Tout va bien ,
 Grâce au ciel , je n'ai plus rien ,
 Je n'ai plus rien , je n'ai plus rien .

Francs amis de la goguette ,
 Je redeviens votre égal ;
 Ma chambre est une guinguette ,
 Où je tiens festin et bal...
 Qu'avec vous le peu que j'ai ,
 Désormais soit partagé...

Tout va bien ,
 Grâce au ciel , je n'ai plus rien ,
 Je n'ai plus rien , je n'ai plus rien .





COUPLETS

POUR LA FÊTE DE M^{me} ADÈLE B***** ,
LE 16 DÉCEMBRE.

AIR de Julie , ou le pot de fleurs.



De l'hiver où sont donc les glaces ?
L'aquilon a-t-il déjà fui ?

En vain j'en cherche ici les traces ;
Un jour plus doux enfin a lui ,
Et des cieux la bonté fidèle
Hâtant pour nous le vol du tems ,
Nous rend les roses du printems
Dans l'âge et les grâces d'Adèle.

Cependant le printems n'inspire
Qu'une douce et tendre chaleur...
De l'air brûlant que je respire ,
D'où peut donc naître ici l'ardeur ?

Ah ! la cause en est naturelle :
 C'est qu'aujourd'hui la volupté
 Nous rend tous les feux de l'été
 Dans ceux dont nous enflamme Adèle.

Mais je crois voir... (surprise extrême !)
 Enivré d'un nectar divin ,
 Sur sa tonne, Bacchus lui-même
 De la grappe exprimer le vin.
 Ce Dieu que le plaisir appelle ,
 De l'automne , en ses gais transports ,
 Nous rend les liquides trésors ,
 Pour qu'ils soient bus au nom d'Adèle.

Ainsi sa fête fortunée
 Exauçant trois fois nos désirs ,
 Des trois plus beaux tems de l'année ,
 Nous rappelle les doux plaisirs.
 Automne, été, printems, en elle
 Pour nous renaissent aujourd'hui ,
 Et l'hiver n'est que pour celui
 Qui ne connaît pas notre Adèle.





LA BOUCHE ET LE NEZ ,

DIALOGUE NOCTURNE.

AIR : Mon père était pot.



UGEZ si je fus étonné,
Lorsque la nuit dernière,
Je sentis ma bouche et mon nez
S'agiter en colère.
« Qui donc, en sursaut ,
Me dis-je aussitôt ,
Si matin me réveille? »
Le nez se moucha ,
La bouche cracha ,
Et je prêtai l'oreille.

LA BOUCHE , *baillant.*

AIR : Je suis né natif de Ferrare

Maudit nez ! le diable t'emporte !
Ronfla-t-on jamais de la sorte ?

LE NEZ.

Morbleu ! quel démon m'installa
Près de cette bavarde-là ?

LA BOUCHE.

Et c'est au milieu du visage
Qu'on loge un si sot personnage !...

LE NEZ.

Tout sot que je suis, je me crois
Encor moins mâchoire que toi.

LA BOUCHE, *piquée*.

Ain de la fanfare de Saint-Cloud.

Que m'importe ta colère
Et tes sarcasmes mordans ?

LE NEZ.

Est-ce pour me faire taire
Que tu me montres les dents ?

LA BOUCHE.

Va, je ris de tes sottises ;
Entends-tu, vilain camus ?

LE NEZ.

Quelque chose que tu dises ,
J'aurai toujours le dessus.

LA BOUCHE.

AIR : Réveillez-vous, belle endormie

Nécessaire autant qu'agréable ,
Je sers l'enfant et le barbon ;
Et de toi, qui fais le capable ,
On ne peut rien tirer de bon.

LE NEZ.

AIR : La bonne aventure.

De quelque titre plâtre
Que tu t'autorises ,
Jamais je ne souffrirai
Que tu me maîtrises.
Si tu le veux, fâche-toi...
Je n'ai jamais crain't, ma foi ,
D'en venir aux prises ,
Moi...
D'en venir aux prises.

LA BOUCHE.

AIR : Si Dorilas.

Je suis utile à mille choses.

LE NEZ.

De ses dons le ciel m'a comblé :
C'est pour moi qu'on plante les roses.

LA BOUCHE.

C'est pour moi qu'on sème le blé. (*bis.*)

LE NEZ.

Par moi l'on respire sur terre.

LA BOUCHE.

C'est moi qui préside aux repas.

LE NEZ.

L'homme sans moi ne vivrait guère.

LA BOUCHE.

L'homme sans moi ne vivrait pas.

LE NEZ.

AIR de l'Avare et son ami.

Dans une maison, lorsqu'on entre
A l'instant même du dîné,
Ne dit-on pas, frappant son ventre :
« Ma foi ! je vois que j'ai bon né. »

LA BOUCHE.

De tous les mets auxquels on touche ,
Celui qu'on croit du meilleur goût ,
N'est-il pas celui que partout
On garde pour la bonne bouche? (*bis.*)

LE NEZ.

AIR : Jeunes filles , jeunes garçons.

Tu conviens pourtant que jamais
Tu ne cessas d'être gourmande. (*bis.*)

LA BOUCHE.

C'est bien toi que tout affriande ,
Jusqu'à la seule odeur des mets.

LE NEZ.

Oui , leur parfum me touche ;
J'en dois faire l'aveu...
En tout tems , en tout lieu ,
Je fus toujours un peu
Sur la bouche. (*bis.*)

LA BOUCHE.

AIR : A moins que dans ce monastère
(*Vaudeville des Visitandines.*)

Quand , pour les louanges des belles ,

Je me plais à m'exténuer,
Toi, tu restes muet près d'elles,
Si ce n'est pour éternuer. (bis.)

LE NEZ.

Il faut pourtant qu'on me chérisse;
Car, malgré ce bruit importun,
A mes éternûmens, chacun
Répond toujours : *Dieu vous bénisse!* (bis.)

LA BOUCHE.

AIR : Des Fleurettes.

D'une bouche amoureuse
Quand j'effleure les bords,
Combien je suis heureuse!

LE NEZ.

J'ai part à tes transports.
De son haleine embaumée
Par moi le charme est senti.

LA BOUCHE.

Oui, mais tu n'as du rôti
Que la fumée.

AIR du Curé de Pomponc.

Lorsqu'à la suite du baiser
Un doux feu vous consume,
Ce feu que tout semble attiser,
C'est bien moi qui l'allume.

LE NEZ.

Mais on a vu, d'une autre part,
A la Porte-Ottomane,
Un cœur, de part en part,
Percé par
Le nez de Roxelane.

LA BOUCHE, *écumant de rage.*

AIR : Dans la vigne à Claudine.

As-tu juré de mettre
Ma patience à bout?
C'est trop me compromettre
Avec ce marabout.

LE NEZ.

En vain tu voudrais feindre,
J'ai su te battre...

LA BOUCHE.

Moi?

Que puis-je avoir à craindre
D'un inorveux comme toi? (*Trois fois.*)

LE NEZ, *rouge de colère.*

AIR : Tenez, moi, je suis un bon homme.

Qui? moi? morveux! Dans ma colère,
Je vais te prouver, sans pitié,
Que le nez est un adversaire
Qui ne se mouche pas du pié.

(*Après une réflexion.*)

Je me salis, si je te touche...
Il vaut mieux nous séparer...
Et d'ailleurs, le nez et la bouche
Sont-ils faits pour se mesurer?

LA BOUCHE.

AIR : Bon voyage, cher Dumollet.

Bon voyage,
Mon cher voisin;
Nous en ferons tous deux meilleur ménage.
Bon voyage,
Mon cher voisin;
Loin l'un de l'autre on est toujours cousin.

LE NEZ, *se détachant et lui tournant les talons.*

Tu vas savoir si du nez l'on se passe.

LA BOUCHE.

Dans quel quartier vas-tu donc demeurer?

LE NEZ.

Je ne tiens pas une si grande place ,
Que je ne trouve enfin où me fourrer.

LA BOUCHE.

Bon voyage ,
Mon cher voisin ;
Nous en ferons tous deux meilleur ménage.

Bon voyage ,
Mon cher voisin ;
Loin l'un de l'autre on est toujours cousin.

(Le nez sort par une vitre cassée.)

LA BOUCHE, *se regardant.*

AIR : Ah ! maman, que je l'échappe belle !

Oh ! grands Dieux ! sans nez , que je suis laide !

J'ai tort , j'en conviens ;

Cher nez , reviens

Vite à mon aide...

Oh ! grands Dieux ! sans nez , que je suis laide !

Je sens qu'en effet

La nature avait tout bien fait.

LE NEZ, *dehors, cherchant à se poser quelque part.*

Mais où donc faut-il que je me place ?

Mon œil étonné
Rencontre un né
Sur chaque face...
Mais où faut-il donc que je me place ?
Où donc me jucher ?
Où me nicher ? où me percher ?

LA BOUCHE, *au désespoir.*

Oh ! grands Dieux ! sans nez, que je suis laide !
J'ai tort, j'en conviens ;
Cher nez, reviens
Vite à mon aide...
Oh ! grands Dieux ! sans nez, que je suis laide !
Je sens qu'en effet
La nature avait tout bien fait.

LE NEZ, *un peu honteux, revenant prendre sa première place.*

AIR : Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige.

Je voulais faire un coup de tête...
Mais, toute réflexion faite,
Je reste où le destin m'a mis ;
Peut-être ailleurs serais-je pis.

MOI.

AIR : Aussitôt que la lumière.

A ces mots, ils s'embrassèrent ;
 Et se tenant par la main ,
 Tous les deux, ils se jurèrent
 Alliance , accord sans fin.
 « C'est ainsi que sur la terre
 (Me dis-je alors en secret) ,
 « La discorde sait se taire
 « A la voix de l'intérêt.





L'HOMME CONTENT DE TOUT,

ou

L'OPTIMISTE.

AIR : Et voilà comme l'homme.



MORTELS, qui maudissez le sort,
Que vous ayez raison ou tort,
Venez me voir dans ma chambrette ;
Du vrai bonheur j'ai la recette ;
Et vous direz en me quittant :
Oui, voilà comme
L'homme
Est toujours content.

Dans un bien modeste séjour,
Vivant, hélas ! au jour le jour,
Je n'ai de bien que l'espérance ;
Mais pour m'en consoler, je pense

A ceux qui n'en ont pas autant...

Et voilà comme

L'homme

Est toujours content.

J'entends les gens se désoler

En voyant le tems s'envoler ;

Et moi, tous les ans je répète :

« Un an de plus est sur ma tête ,

« Mais mon vin a vieilli d'autant... »

Et voilà comme

L'homme

Est toujours content.

Pour ma fortune , ai-je conçu

Un plan qui se trouve déçu ?

Je pense qu'une banqueroute ,

Du peu que j'ai , m'aurait sans doute

Bientôt enlevé le restant...

Et voilà comme

L'homme

Est toujours content.

La foudre a-t-elle ravage

Les blés et les vignes que j'ai ,

Je me dis : « Si sa rage extrême

« M'eût, par malheur, frappé moi-même ,

« Je serais bien plus mal portant... »

Et voilà comme

L'homme

Est toujours content.

Roch a soixante mille écus ;

Mais il a soixante ans et plus ;

Moi, je suis fier, dans ma détresse,

De pouvoir, près d'une maîtresse,

Bien mieux que lui, payer comptant...

Et voilà comme

L'homme

Est toujours content.

Suis-je trahi dans mon amour?

Bien loin de détester le jour,

De mes sermens me voyant quitte,

Je cours, du tendron qui me quitte,

A la bouteille qui m'attend...

Et voilà comme

L'homme

Est toujours content.

Le beau tems enchante mes yeux...

Pleut-il? la vigne en viendra mieux ;

S'il gèle, à table je dévore ;

Dégèle-t-il? « Bon ! dis-je encore,

« Bon ! l'hiver n'a plus qu'un instant... »

Et voilà comme

L'homme

Est toujours content.

Un rhumatisme me survient,

Et dans mon lit il me retient :

« Fort bien, me dis-je, plus d'affaire !

« Plus de sottise à faire !... »

« Je puis respirer un instant... »

Et voilà comme

L'homme

Est toujours content.

S'il me fallait mourir demain,

Je m'écrierais, le verre en main :

« Vive le trépas ! car peut-être

« M'épargne-t-il le malheur d'être

« Goutteux, hypocondre, impotent... »

Et voilà comme

L'homme

Est toujours content.

FIN DU SECOND VOLUME.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

1982 0 3 202



a39003



002543097b

CE PQ 2218

.D73A15 1827 V002

COO DESAUGIERS, CHANSONS ET

ACC# 1221537

